

## CAUSERIE ARTISTIQUE

## GÉRARD TERBURG — METZU — LES MIÉRIS

## PIERRE DE HOOCH — VAN DER WERFF, ETC.

Après Chardin, après Gérard Dow, l'un, l'admirable réaliste français dans le bon sens du mot, l'autre, le patient et merveilleux bijoutier de l'école hollandaise, voici venir encore, mesdemoiselles, toute une pléiade d'artistes habiles et fins, minutieux et puissants dans leur sphère rétrécie : Gérard Terburg, Gabriel Metzu, François et Guillaume Miéris, Van Ostade, les Téniers, Adrien Van der Werff, et encore Philippe Van Dyck, Direk Van Delen, Slingelandt, Netscher, Henri Pot, Quirin Van Breckelencamp, Van Limberg, Pierre de Hooch, ou de Hooghe, Van Maas, Verkolie, Jean le Ducq, Santwoort, Porbus le jeune, et tant d'autres.

Nous n'analyserons pas, pour vous en faire apprécier la valeur et la différence, les œuvres de tous ces maîtres qui ont entre eux tant de ressemblance au premier aspect, et qu'une étude approfondie, toutefois, fait apparaître si originaux.

Mais ils ont un point de départ commun, et aussi un idéal commun ; le point de départ, c'est l'étude de la nature, et l'idéal, c'est la perfection dans l'imitation.

Or, aujourd'hui, on recherche plus que jamais la vérité de l'aspect, le rendu des détails, la simplicité, la naïveté même du sujet. Enfin, le tableau de chevalier dans ses dimensions les plus réduites est celui qui trouve le plus de succès et d'amateurs.

C'est que la France en est peut-être aujourd'hui au même point que la Hollande, en 1660, sous le rapport de la répartition des fortunes et des aspirations artistiques.

Quand la richesse d'un pays ne se concentre pas dans un petit nombre de mains, mais, qu'au contraire, elle se répand dans la masse, se répartit avec une sorte d'égalité, se pondère et s'équilibre, la classe moyenne arrive naturellement à devenir la classe prépondérante. En Hollande, au temps de la plus grande prospérité de ce pays, la multiplicité des fortunes les rendait moyennes quelle que fût leur importance. Il y avait, comme il y a encore, beaucoup de bourgeois hollandais colossalement riches, mais

il n'y avait pas de grands seigneurs. Aujourd'hui, chez nous, il n'y en a plus, ou presque plus.

Qui est-ce qui peut se permettre, de nos jours, d'avoir des palais et d'immenses galeries pour y loger des toiles de Raphaël ou de Rubens et des statues de Michel-Ange ? — Mais des millions de Français, au contraire, possèdent de confortables petits hôtels, ou de riches appartements avec de jolis salons de trois mètres de haut et de cinq ou six mètres carrés de superficie, bien remplis de meubles dorés, d'étagères à porcelaines, de lustres, de glaces, etc., bien rembourrés d'épais tapis, bien capitonnés de tentures aux tons sourds.

Pour ces jolies boîtes, il faut de petits bijoux de tableaux, fins et agréables, aux sujets pris dans la vie commune et non dans la vie d'exception, dans la vie bourgeoise et non dans la vie héroïque. Voyez nos peintres de genre, ils vendent leurs toiles au poids des billets de banque ; voyez nos peintres d'histoire, ils ne peuvent vivre de leurs pinceaux ; ceux qui n'ont pas de fortune patrimoniale doivent renoncer à la grande peinture, comme on dit, ou ils tombent dans la misère, si l'État ne vient à leur secours.

Au résumé, il n'est pas une de vous, mesdemoiselles, qui ne trouverait fort bien à placer un Meissonnier. Mais, si le hasard des coups de fortune vous mettait tout à coup en possession du tableau des *Horaces*, par David, ou d'un cavalier de Géricault, poussant son cheval de bataille, qu'en feriez-vous, je vous prie ? Et voilà pourquoi, maintenant, le succès est aux bijouteries de Meissonnier et de ses émules, comme jadis à celles de Gérard Dow ; aux tapis turcs et aux robes de satin de M. Willems, comme jadis à ceux et à celles de Terburg.

Je reviens donc sur cette école parce qu'elle est triomphante, mais surtout parce qu'elle est à la portée de vos études. Ses maîtres doivent devenir les vôtres, et les secrets artistiques que vous avez besoin de surprendre se cachent dans les toiles merveilleuses des Hollandais.



Ils ont été peintres de genre et d'intérieurs, peintres de mode, comme on disait alors, en parlant de Terburg, de Miéris et de Metz, parce qu'ils faisaient supérieurement les meubles et les étoffes; peintres de paysage, d'animaux et de marine avec Berghem, Ruysdaël, Paul Potter, Everdingen, Hobbéma, Van Goyen, Jean Both, etc.; portraitistes avec Ferdinand Bol, Gérard, Sprong, Rembrandt, Denner et Philippe de Champaigne; enfin peintres de fleurs et de fruits avec Van Huysum, David de Heem, Weenix, Abraham Mignon, etc.

N'avez-vous pas, mesdemoiselles, une source inépuisable de richesses? et celles de vous qui font de la peinture ne peuvent-elles pas trouver dans l'école hollandaise leurs modèles éternels?

Ce n'est pas à dire que nous voulions nous enfermer dans cette école, et ne pas dérouler à vos yeux les merveilles de l'Italie et de la France. Chardin (1) et Lesueur, que nous avons déjà étudiés, vous montrent que nous n'oublions pas les maîtres de notre patrie, et Piètre de Cortone vous a fait entrevoir, à travers les voiles de la décadence, les magnificences italiennes.

Mais, comme désormais nous mettrons plus d'ordre dans ces études artistiques, je reviens aujourd'hui sur ces Hollandais si féconds, qu'il vous importe de connaître, à vous toutes qui tenez un pinceau et cherchez, de bonne foi, le secret de rendre un simple coin de chambre et une brodeuse à son métier, ou une corbeille de fleurs et de fruits, ou un frais paysage, tel qu'il se présente à vos yeux.

Je veux compléter cette école, puisque nous l'avons déjà presque parcourue. Aujourd'hui donc, nous causerons de Terburg, de Metz, de Miéris, de Van der Werff, de Hooch, etc.; puis, dans un de nos prochains articles, nous parlerons des grands portraitistes de la Hollande, de Rembrandt, le maître puissant et fier, de Philippe de Champaigne, qui appartient pourtant plus à l'école française qu'à l'école flamande; du prodigieux Denner, dont notre musée possède un seul portrait. Vous connaissez Rubens, qui fut aux Flamands ce que Raphaël fut aux Italiens. Nous vous parlerons d'Albert Durer et d'Holbein, et alors se complètera à peu près l'ensemble de l'héritage artistique que nous ont transmis la Flandre, la Hollande et l'Allemagne.

(1) A propos de l'école française et de Chardin, je ne puis passer sous silence, mesdemoiselles, la remarquable exposition ouverte en ce moment boulevard des Italiens, 26. Si vous voulez vous faire une idée juste et complète de l'art français au dix-huitième siècle, allez voir, et beaucoup voir, cette exposition pour laquelle M. Martinet a su arracher tous les trésors des galeries particulières. Vous y apprécierez notre école dans sa splendeur et dans son intimité, pour ainsi dire, car à côté du tableau, vous verrez souvent un dessin et même une ébauche de maître. Cette exposition ne possède pas moins de vingt-trois Chardin, plus merveilleux les uns que les autres, dix-neuf Boucher, une trentaine de Greuze, treize Watteau, dix Latour, quarante-sept Prud'hon, sans compter les Lancret, les Fragonard, les Largillière, les Pater, les Rigaud, les Vanloo, les Joseph Vernet, les Claude Lorrain, les Vigée-Lebrun, etc.

Pour celles de vous qui habitent Paris, j'ose dire que c'est une occasion unique et précieuse d'étudier nos maîtres.

Gérard Terburg n'est peut-être pas le plus séduisant artiste de l'école hollandaise, et, si l'on cherche la finesse d'expression des têtes et la coquetterie des détails, on les trouvera plutôt dans Metz ou Miéris. Mais Terburg, par cela même qu'il fut moins arrangeur, fut plus naïf. Les scènes qu'il représente ont dû être prises sur le fait, et, quant à ses portraits, ils représentent leur modèle au moral comme au physique, pour ainsi dire, tant ils ont une expression de vérité (1).

Nous ne sommes pas très-riches en Terburg à notre Musée du Louvre. Je dirai même, et en y comprenant le tableau que représente votre gravure, qu'il ne faut pas juger ce maître sur les quatre toiles que nous possédons; d'ailleurs l'œuvre de Terburg n'est pas très-nombreuse: à mon sens, les meilleurs échantillons de cette œuvre sont les *Plénipotentiaires de la Hollande et de l'Espagne signant la paix à Munster*, très-petit tableau où Terburg se montre portraitiste par excellence; la *Robe de satin*, ou, pour mieux dire, la *Leçon paternelle*; la *Toilette*, et la *Leçon de musique*, où la perfection des détails d'intérieur, et le rendu des étoffes sont admirables, et enfin le *Trompette*, scène d'intérieur pleine de simplicité touchante.

Les *Plénipotentiaires de la Hollande et de l'Espagne signant la paix à Munster*, font partie de la collection Demidoff; la *Leçon paternelle* appartient au musée de Berlin; la *Toilette*, à la galerie de Dresde; la *Leçon de musique*, dont je veux parler, à la collection de sir Robert Peel; et le *Trompette*, au musée de la Haye. Mais tous ces tableaux ont été gravés.

Celui dont nous vous offrons la gravure à l'avantage de vous donner l'idée la plus exacte du genre de Terburg et de l'esprit de ses compositions. Il se trouva peintre d'histoire par hasard, le jour où un ambassadeur lui commanda la *Paix de Munster*; il a été peintre de portraits aussi par circonstance, et, pour être parfaitement réussis, ses portraits et son microscopique tableau d'histoire n'en sont pas moins des exceptions dans son œuvre.

Au contraire, ses tableaux, dits de mode, sont nombreux, et il a reproduit un grand nombre de fois des scènes de salon où l'on voit de jeunes femmes chantant et s'accompagnant du cistre, de la mandoline ou de la guitare. Généralement les meubles somptueux, les tapisseries, les riches costumes embellissent ces épisodes qui racontent les mœurs des hautes classes de la Hollande au dix-septième siècle.

Ainsi vous remarquerez sur votre gravure la richesse du tapis de Turquie, qui, dans l'original, semble si moelleux qu'on a envie de le manier; vous remarquerez aussi la jupe de satin blanc de la chanteuse et les velours noirs qui relèvent ses admirables cheveux blonds. Terburg est, par excellence, le peintre du satin blanc: aussi a-t-il introduit, dans presque tous ses tableaux, une jupe ou une robe de satin qui est toujours le point lumineux et brillant de l'ouvrage. Les cheveux blonds, le velours noir, ornent presque toujours aussi ses têtes de femme, plus fraîches que jolies.

Ces reproductions fréquentes, ce satin blanc per-

(1) L'historien d'Argenville dit que Terburg savait imiter jusqu'au caractère.





*Paris*

Lido

*A l'ortier*

N<sup>o</sup> 1.

*Amsterdam Deserbecq Nieuwendijk Over S<sup>t</sup> Nicolaas Straat*

Ayuntamiento de Madrid



EAGELIN



Pauquet

Sendramide

Velasquez

Landgrave

Chamberg

Lido

A. Lottier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid







pétuel, chez tout autre peintre finiraient par choquer ; mais Terburg est si harmonieux et si naïf, il sait si bien sauver l'adresse sous le naturel, que jamais on ne trouve à s'en plaindre.

Le page qui porte un vase sur un plateau d'argent apparaît aussi souvent dans les compositions de Terburg. Nous y remarquons encore à plusieurs reprises la femme à front très-découvert qui, dans le tableau qui nous occupe, joue du cistre. Cette femme n'est pas de la première jeunesse, et c'est un trait distinctif des femmes de la Hollande de perdre de bonne heure les cheveux sur le front. Je n'ai pas besoin de vous faire observer que les mains de cette femme sont admirables.

En somme, votre gravure rend bien le tableau, comme font généralement toutes celles de M. Nargeot. Je ferais cependant à celle-ci un petit reproche qui me semble important, car ce léger défaut pourrait vous donner une idée peu juste de la manière de notre maître : les figures ont plus d'esprit et de gentillesse que dans l'original ; Terburg n'est pas spirituel. On dirait plutôt ici des têtes de Metz.

Cette observation a son importance, mesdemoiselles, pour celles d'entre vous qui habitent la province, et n'ont pas à leur portée le Terburg du Louvre ; mais elle ne manque pas de portée non plus pour celles qui peuvent voir et juger. Elles remarqueront alors, si elles veulent donner un peu d'attention à cet examen, que cette *joliesse* des figures et cette finesse d'expression, est presque la seule différence qui sépare Terburg de Metz, — un autre maître.

Je veux aussi que vous sachiez, mesdemoiselles, que, d'ordinaire, vos gravures rendent leur modèle dans ses moindres détails. Ainsi la mignardise d'expression des figures du tableau de Cortone, que vous avez eu au 1<sup>er</sup> juillet, est un des caractères du grand maniériste italien. Notre Hollandais d'aujourd'hui, au contraire, fait naïf, et, pour parler sans précautions oratoires, reproduit volontiers des types épais et sans malice.

Je voudrais pouvoir vous décrire la *Leçon paternelle*, qui rend à merveille la bonhomie du peintre et semble donner l'expression la plus complète de son talent.

Le principal personnage est une robe de satin, comme déjà je crois vous l'avoir fait entendre. Ladite robe habille une jeune fille dont on ne voit que la nuque, nuque charmante d'ailleurs, blanche et heureusement sortie d'une pèlerine de velours sombre, et de l'abondante chevelure blond-cendré tressée de velours noir. Certes, mesdemoiselles, vous comprendrez facilement que, suivant les règles de l'art, cette ample et belle robe, qui occupe le centre du tableau et en forme le principal intérêt, serait une faute, et qu'à un maître seulement de pareilles audaces sont permises, parce qu'il les sauve par le succès. C'est en fait d'art surtout qu'on peut dire : « Le succès justifie tout, » et « malheur aux vaincus. »

En face de la jeune fille, qui nous tourne le dos, est le père, — brave bourgeois malgré sa cotte de maille et son épée ; — il est assis, les jambes croisées, le chapeau sur les genoux, et une main levée dans l'attitude d'un professeur qui entamerait le second point de sa doctrine. La mère apparaît de trois quarts, presque de face, entre le père et la fille, et profite

du moment où son mari déduit sans doute quelque point de morale pour déguster un verre de vin. A coup sûr ce détail, peu de circonstance, n'a pas été choisi par le peintre ; il faut que Terburg ait pris cette scène sur le fait, comme presque toutes celles qu'il a peintes.

Tout cela, d'ailleurs, a un air tranquille, naïf et recueilli qui sent la vérité. Aussi, dans les tableaux de Terburg, les détails, même vulgaires, ne choquent jamais. Ici, ce verre de vin n'a rien de grossier ; c'est naturellement que le père moralise, que la fille écoute, tête baissée et avec une figure qui doit être demi-boudeuse : on le sent, bien qu'on ne le puisse voir, puisque la jeune personne nous tourne le dos ; c'est naturellement aussi que la mère boit, et, tout en buvant, elle semble approuver les principes du père de toute la composition de ses yeux baissés.

Le décor qui enveloppe cette scène n'a, cette fois, rien de brillant ni de luxueux. On dirait que Terburg a voulu tout éteindre autour de sa splendide robe de satin. Au fond de la pièce aux murs unis, aux portes sans trumeaux ni sculptures, au plancher de sapin, se dresse un lit à baldaquin. A gauche, sur le second plan, une table couverte d'un tapis uni. Sur la table une écuelle d'argent avec une cuillère dedans, un petit miroir, une sonnette et un flambeau avec une chandelle mal mouchée. Pas d'autres meubles, du reste, que les chaises rembourrées sur lesquelles le père et la mère sont assis, et un tabouret qui semble évidemment le siège de la fille.

Car, il n'y a pas longtemps, mesdemoiselles, que les jeunes gens s'asseyaient, devant leur parents, sur des fauteuils, ni que les jeunes filles écoutent, étendues sur un canapé, les admonitions paternelles.

A propos de l'ignoble chandelle que je vous citais tout à l'heure, il faut aussi que je vous dise que la bougie est une invention fort récente. Pour nos grands-pères et grand-mères, la bougie était un grand luxe ; dans les maisons bourgeoises, on en avait une fois deux qui figuraient en manière de décor sur la cheminée du salon ; elles étaient bleues ou roses avec des dessins dessus, et on ne les allumait qu'aux grandes circonstances, aux fêtes de famille. Quelquefois on les mettait sous des globes. Dans ce temps-là, les bougies étaient de cire et coûtaient cher. Aussi, les ménagères gardaient-elles précieusement les bouts qui restaient des bougies blanches pour cirer leur fil. Je me souviens encore d'avoir vu, dans ma petite enfance, les fameuses bougies de couleur sur une cheminée de salon, à Sarlat ; je me hâte de vous dire que c'était vers 1835, afin que vous ne me preniez pas pour un sexagénaire.

Sous Louis XV et Louis XVI, la chandelle, la puante chandelle éclairait les corridors du palais de Versailles, et c'est une chandelle à la main que les belles dames et les grands seigneurs se visitaient d'un appartement à l'autre. Lorsque le roi passait, les officiers le précédaient avec des torches qui laissaient sur les murs leurs traces de fumée noire ; et quand, sous Louis-Philippe, on a réparé le palais de Versailles pour en faire un musée, on voyait encore, aux portes de tous les grands officiers, le gigantesque éteignoir scellé au mur, qui servait à éteindre ces torches.

Vous voyez, mesdemoiselles, que Paris n'a pas toujours été illuminé au gaz ; j'ajouterai qu'il y a



trente ans à peine que Fumade a inventé le briquet phosphorique, et pas plus de vingt, que l'allumette chimique est vulgarisée.

Aujourd'hui on frotte son allumette d'un coup sec et rapide sur n'importe quoi, on tourne un robinet, et soudain une salle immense est illuminée *a giorno*; il y a trente ans il fallait, pour allumer la chandelle verdâtre, battre le briquet, et longtemps! quand l'amadou était humide. — Mesdemoiselles, jugez ce qu'il en devait être par des années comme celle-ci, où les champignons poussent dans les confitures! — Quand l'amadou enfin avait consenti à s'allumer, et à vous envoyer au nez une fumée âcre qui faisait éternuer, on approchait de l'étincelle une allumette de chanvre soufrée qui prenait quelquefois; puis on mettait l'allumette en contact avec la mèche de la chandelle, et alors... après vingt minutes de travail, s'il ne survenait point quelque disgrâce, la chandelle envoyait à travers une vaste pièce sa lumière rougeâtre et fumeuse. Les gens aisés allumaient deux chandelles, et ainsi tout allait pour le mieux à grand renfort d'éteignoirs et de mouchettes.

De temps en temps la mèche, allongée, devenait charbonneuse; une excroissance brillante apparaissait au bout comme une étincelle, et ma tante disait à ma mère : « Ma sœur, une nouvelle pour demain!..... »

Mais je radote, mesdemoiselles; renvoyez-moi donc, je vous prie, à mon sujet! Je dois vous parler de Terburg, de Metz, de Miéris, etc.... et voilà que j'allais vous conter mes petits souvenirs de famille!... tout cela à propos d'une chandelle qui figure dans un tableau dont nous ne vous donnons pas la gravure!

Il est vrai que cette gravure, chef-d'œuvre de Georges Wille, est fort connue, et que vous la reconnaîtrez sûrement un jour.

Je vous ai signalé aussi, parmi les meilleurs tableaux de Terburg, *le Trompette*; c'est peut-être la seule composition de ce maître qui ait une expression touchante. Dans une chambre d'auberge — on reconnaît l'auberge à la pauvreté du local, au désordre, à l'air de campement que toutes choses ont pris — un militaire est assis et tient un papier à la main. La femme du militaire, agenouillée par terre, s'appuie sur les genoux de son mari et regarde tristement le papier... et un jeune trompette, qui est debout semble attendre. Il vient d'apporter l'ordre de départ; c'est la séparation pour le mari et la femme, une séparation pleine d'angoisses... Ici encore les figures sont naïves, mais elles ne manquent point de l'expression à la fois triste, courageuse et résignée qui convient.

*La Toilette*, de la galerie de Dresde, est une autre apothéose de la robe de satin blanc; mais cette fois la femme qui la porte nous montre son profil, ses mains et la naissance potelée de ses deux bras. La robe est brodée et parsemée d'or; la femme qu'elle habille doit certes compter au nombre des élégantes; son intérieur aussi est coquet, riche surtout, car on y voit des tableaux dans leurs cadres sculptés, et, en Hollande, les tableaux ont toujours été bons et chers.... Une suivante, au costume simple et sévère, tient une aiguière d'argent où sa maîtresse se lave les mains, et un pot dont elle verse l'eau sur ces belles mains blanches....

Mais je veux m'arrêter ici, mesdemoiselles, dans la description des œuvres de Terburg. Sans doute, vous voulez avoir quelques détails sur sa vie et sa personne, et moi, je veux vous parler de quelques-uns de ses émules.

Gérard Terburg est né à Zwol, dans l'Over-Yssel, en 1608. Son père était peintre et devint son maître. Selon Houbraken le Biographe, le père Terburg avait vu l'Italie; mais apparemment qu'il s'était senti peu frappé par les chefs-d'œuvre des écoles italiennes, car il ne transmet à son fils aucune tradition, aucun goût qui s'y rapportât. Gérard Terburg, vous avez déjà pu le comprendre, mesdemoiselles, était un pur Hollandais, et nulle influence méridionale n'anime ses tableaux tranquilles. Cependant il a lui-même vu les pays aimés du soleil; Gérard Terburg est allé en Espagne avec son premier protecteur, le comte de Penaranda; mais l'Espagne, au temps de Velasquez, ne lui inspira rien. Il ne sortit pas de son cercle, et, si le goût pour les riches costumes et les romances chantées sur la guitare se manifeste souvent dans ses tableaux, c'est que les Espagnols l'avaient dès longtemps importé dans les Pays-Bas.

Gérard Terburg donc fut deviné et produit par le comte de Penaranda, ambassadeur d'Espagne dans les Pays-Bas, qui venait à Munster pour conclure la paix. Ce comte de Penaranda aimait les arts, et lui-même, avant d'être devenu chef de sa maison, avait étudié les lettres. Son patronage fit la fortune de Terburg, qui, après avoir peint le portrait du plénipotentiaire de Philippe IV, peignit ceux de tous les membres du congrès, puis le congrès réuni et jurant la paix.

Ce congrès, comme le fait observer M. Charles Blanc, ne représente pas la paix historique de Munster qui fut signée au mois de septembre 1648, mais la paix particulière qui avait été conclue d'abord entre l'Espagne et les Provinces-Unies au commencement de la même année. Les portraits des plénipotentiaires sont, dit-on, d'une vivante ressemblance; tous les détails respirent une exactitude scrupuleuse. Rien ne manque à ce microscopique tableau d'histoire, qui a 16 pouces sur 21; ni la noblesse, ni la dignité qui conviennent aux acteurs d'un drame où se joue le sort des nations. Le moment choisi est celui du serment. Les catholiques jurent sur l'Évangile ouvert; les protestants lèvent deux doigts en l'air.

Ce tableau a appartenu à M. de Talleyrand, et il se trouvait dans son salon au moment où les souverains alliés y signèrent le traité de 1814.

De la collection de M. de Talleyrand il passa dans celle de madame la duchesse de Berri, et, comme je vous l'ai dit plus haut, il appartient maintenant à la famille Demidoff, qui l'a payé, en 1837, 45,000 francs.

En Espagne, Terburg eut de grands succès, disent ses biographes; ce qui est certain, c'est qu'il en revint chevalier et comblé de présents; mais on ne retrouve plus trace de son passage ni dans les musées espagnols, ni dans les collections particulières. Que sont devenues ses fines peintures? Les a-t-on méprisées et détruites après les avoir admirées? On dit, — mais la chronique est si médisante! — on dit que Terburg fut forcé de quitter l'Espagne à cause de la jalousie des maris espagnols, qui se ligèrent contre lui parce



qu'il faisait trop de portraits de femmes, et qu'il osait traiter en égales ses nobles modèles. A voir le portrait de Terburg, que j'ai en ce moment sous les yeux, on ne saurait trop s'étonner qu'il eût des succès auprès des dames; en tous cas, son caractère seul, son esprit et son talent pouvaient lui valoir leurs suffrages. (1) Je crois que Houbraken, en cette circonstance, a pris pour de la jalouse ce qui n'était que de la morgue. Terburg, avec son franc parler de Hollandais, devait heurter tous les usages de cette cour de Madrid si hautaine et si roide d'étiquette.

En quittant l'Espagne, Terburg alla en Angleterre, où, dit le même Houbraken, il gagna beaucoup d'argent. Mais, pas plus en Angleterre qu'en Espagne, il ne resta de portraits de Terburg. Tous les tableaux que nous voyons de lui ont été achetés en Hollande depuis sa mort.

En revenant dans sa patrie, Terburg s'arrêta en France, et là, enfin, il trouva des amateurs éclairés qui admirèrent sa peinture en connaissance de cause, l'achetèrent et nous en conservèrent des spécimens qui existent encore aujourd'hui dans les collections particulières.

Terburg, riche et célèbre, revint dans sa patrie, et y épousa une de ses cousines, puis il s'établit à Deventer, dans un riant pays, où il acheva ses jours fort confortablement, apprécié de ses contemporains et estimé de ses compatriotes, puisqu'il devint membre du conseil de régence de sa ville. Il mourut à soixante-treize ans.

C'est pendant son séjour à Deventer, et après son retour, que Terburg peignit l'un de ses portraits les plus estimés, celui de Guillaume III, prince d'Orange.

Les tableaux de Terburg sont peu nombreux dans les galeries de l'Europe; on n'en compte pas plus de quatre-vingts, je crois, et l'on sait où chacun se trouve; mais il est bien à regretter que ses portraits surtout soient devenus si rares, si introuvables même, car, si l'on en juge par les titres du *Congrès de Munster*, ce devaient être des chefs-d'œuvre.

Ses sujets le plus fréquemment traités sont donc d'élégantes scènes d'intérieur, des leçons de musique, des joueuses de luth, etc. Il a peint aussi quelquefois des militaires, mais, sauf une ou deux qu'on lui commanda spécialement, et qu'il réussit fort bien, il ne représenta pas les scènes de cabaret, les kermesses et autres orgies grossières qui firent la réputation de Téniers, de Brauwer, de Tilborg, d'Adrien Van Ostade et de Jean Steen.

Il fut, je vous l'ai dit, avec Metz et Miéris, un des maîtres de la peinture dite *de mode*, parce qu'elle chercha ses sujets dans le tonde élégant, et non

point dans des cuisines ou des tabagies. Terburg, d'ailleurs, appartenait à une bonne famille, et n'était point sorti du peuple, comme beaucoup d'autres peintres de l'école hollandaise. Son neveu était grand bailli de Deventer, et c'est chez lui que logeait le prince d'Orange, dont Gérard Terburg fit le portrait. Ainsi c'est naturellement qu'il peignit les mœurs de la riche bourgeoisie; il peignit ce qu'il voyait tous les jours. Et, remarquez en passant, mesdemoiselles, que ceci est le grand principe de l'école hollandaise: peindre ce que l'on voit, sans chercher plus loin, poursuivre la vérité et non point l'idéal. Or, assurément, pour qui veut peindre un sujet religieux, par exemple, le principe est insuffisant; mais, pour qui borne son espoir à représenter un paysage, un épisode intime ou un portrait, il est excellent.

Je ne veux point dire par là qu'il faut peindre les objets matériellement, et sans chercher l'esprit qu'ils contiennent, si je puis m'exprimer ainsi. Car les personnages les plus vulgaires, les choses même, ont un esprit; et, cet esprit-là, les Hollandais ont excellé à l'exprimer. Seulement, — comprenez-moi bien, mesdemoiselles, ici je fais de l'esthétique, — seulement, ils sont partis d'en bas et non d'en haut; ils ont cherché l'esprit terrestre qui est dans les choses, tandis que les idéalistes, au contraire, cherchent à mettre dans les choses un esprit supérieur et de divine provenance.

Les Hollandais aussi, même les maîtres, n'ont jamais peint de tableaux vraiment religieux. Je ne veux point compter Van Eyck parmi les Hollandais, il appartient, selon moi, à l'école allemande, et je vous en parlerai un jour en même temps que d'Albert Durer, de Cranach, d'Holbein, de Luca de Leyde, de Jean Hemmeling, et d'Ottovénus, qui fut le maître de Rubens.

On trouve de beaux Terburg aux musées d'Amsterdam et de la Haye, à la Pinacothèque de Munich, à la galerie de Dresde, au Belvédère de Vienne, et, au musée de Berlin: — la *Leçon paternelle*.

En Angleterre on en rencontre encore de fort appréciés dans la galerie de la reine et dans les galeries Bridgewater, Sutherland, Robert Peel, ainsi que dans plusieurs cabinets d'amateurs.

En France, M. Cattini, de Paris, possède le *Jeu de bague*, composition capitale de soixante-cinq personnages.

Il y a encore des Terburg dans la galerie du prince d'Artemberg, à Bruxelles, aux musées de Stockholm et de Copenhague. Enfin, on en trouve un au musée de Turin.

Les œuvres de ce maître se sont toujours vendues à des prix fort élevés. Vous connaissez déjà le prix du *Congrès de Munster*; j'ajouterai, pour vous donner une idée générale du prix des Terburg, que la *Leçon de musique*, qui se trouve aujourd'hui dans la collection Robert Peel, a été vendue, en 1772, à la vente du duc de Choiseul, 3,600 francs; que, *Trois Dames dans une chambre*, tableau de 28 pouces sur 32, a été vendu, en 1777, à la vente Randon de Boissel, 10,000 francs. Cette même année 1777, très-féconde en ventes de tableaux, comme vous aurez pu le remarquer, la *Leçon de musique*, dont nous venons de parler tout à l'heure, et qui avait passé de la collection Choiseul à la collection Conti, monta jusqu'à 4,800 francs. Mais, au lieu de vous énumérer les prix de tous les

(1) S'il faut en croire ce portrait, Terburg avait les yeux petits, clinquants et ombragés de cils fort longs qui ressemblaient à des soies... le nez, large à la naissance, pointu et en avant du bout; la bouche en avant aussi et relevant vers les coins; le menton fuyant de telle sorte, enfin, que les trois ensemble faisaient un vilain groin, et que, s'il faut chercher, comme on le dit, dans le visage d'un homme une ressemblance d'animal, je serais obligé, pour vous désigner celle-ci en style noble, de vous rappeler les compagnons d'Ulysse.



tableaux de Terburg, il sera plus curieux de suivre l'histoire de celui-ci, comme on suit la généalogie d'un cheval pur sang.

De la collection Conti, *la Leçon de musique* passa dans le cabinet Praslin, et se vendit 13,001 francs; du cabinet Praslin elle avait passé dans la collection Sérévill, où elle atteignit, en 1812, 15,000 francs. Le prince de Galitzin la garda jusqu'en 1825, et ce fut à sa vente que M. Robert Peel l'acheta pour 24,300 francs.

Il faut dire que *la Leçon de musique* est un des plus beaux tableaux de mode de Gérard Terburg.

Nous avons au Louvre une autre *Leçon de musique* de Terburg; elle a été achetée en 1771, par Louis XVI, 800 florins.

Terburg a laissé une fille, Marie Terburg, qui fut son élève, et parvint à un talent cité avec éloges par le biographe d'Argenville.

Gabriel Metz et les deux Miéris tiennent en même temps de Gérard Dow et de Gérard Terburg. On dirait qu'ils se sont inspirés de tous les deux. Autour de ces cinq artistes, bien d'autres encore se groupent et gravitent comme des satellites autour des planètes. Je vous ai donné les noms des principaux au commencement de cet article. Du reste, quand on connaît bien le parti général de l'école hollandaise, les individualités n'ont qu'une importance secondaire. Sans doute, pour les amateurs éclairés et minutieux, il existe une différence bien marquée entre un Metz et un Miéris, et même entre un François et un Guillaume Miéris; entre un Pierre de Hooch et un Gaspar Netscher; mais, pour ceux qui n'ont pas fait de l'école hollandaise une passion spéciale et une étude approfondie, il vient un degré où l'œil reste incertain avant d'attribuer tel tableau à tel maître.

Metz, né en 1615, et par conséquent plus jeune que Terburg, put s'inspirer de ses œuvres; comme lui, il fut homme de bonne compagnie, et peignit des sujets élégants. Il est mort jeune et a peu produit, ce qui l'empêcha de tenir dans l'art la même place que ce maître; j'ajouterais que Metz est peut-être le peintre hollandais qui mit le plus de goût dans le choix de ses sujets.

François Miéris était fils d'un bijoutier, et naquit à Delft en 1635. Ce fut malgré son père, pour ainsi dire, qu'il entra chez Gérard Dow dont il devint le meilleur élève. Guillaume Miéris est le fils et l'élève de François. Tous les deux ont fait de microscopiques tableaux qui sont des bijoux de fini; ils ont égalé Gérard Dow, et les amateurs se sont disputé leurs tableaux qui valent des prix fous.

Il en est des tableaux hollandais, pour certains amateurs, comme il en était jadis des oignons de tulipes pour les Hollandais eux-mêmes.

Notre musée du Louvre est plus riche en Metz et en Miéris surtout, qu'en Terburg. Et si on jugeait seulement sur nos spécimens, on donnerait probablement le pas à ces maîtres sur Terburg.

Nous avons huit Metz fort beaux, dont les principaux sont : *Le Marché aux herbes d'Amsterdam*, un *Militaire recevant une jeune dame*, une *Leçon de musique*, et le portrait de Corneille Tromp, amiral hollandais.

*Le Marché aux herbes d'Amsterdam* a figuré dans le salon de la célèbre madame Geoffrin. Vous savez qui était madame Geoffrin, mesdemoiselles ? — C'était

une riche bourgeoise qui recevait, à la fin du siècle dernier, toute la secte encyclopédique : Diderot, d'Alembert, Grimm, d'Holbach et leurs amis. Ils l'appelaient *madame Geoffrin*, et l'espèce d'auberge qu'elle tenait pour eux, gratis, lui valut une renommée européenne. C'est qu'en ce temps-là, il se trouvait dans le nord de l'Europe des souverains qui tenaient correspondance avec messieurs les philosophes, et s'intéressaient à leurs doctrines et à leur nourriture. Grimm écrivait à ces princes de spirituelles lettres où il mêlait aux récits des scandales contemporains quelques détails sur l'intérieur de *madame Geoffrin*; c'est ainsi qu'il devint le premier des chroniqueurs.

*Le Marché aux herbes* fut vendu, en 1777, à la vente de madame Geoffrin, 28,000 francs.

Des Miéris, nous avons sept tableaux : quatre du père et trois du fils. Ce sont, du premier, un portrait d'homme, une *Femme à sa toilette*, le *Thé*, une *Famille flamande*; du second, les *Bulles de savon*, le *Marchand de gibier*, la *Cuisinière*.

J'ai dit que les Miéris avaient un fini plus précieux encore que les Gérard Dow; aussi tiennent-ils plus de ce prince de l'école que de Terburg, dont la touche est plus large. Pierre de Hooch, lui, dont je vous ai cité le nom, et qui fut, dit-on, élève de Berghem, procède davantage de Terburg. Nous avons deux scènes de Hooch que, pour mon compte, j'égalais aux plus beaux Terburg et préfère à tous les Miéris. Ce sont deux intérieurs hollandais qui respirent la vie; l'un, l'intérieur modeste du petit peuple, représente une chambre au rez-de-chaussée, qui s'éclairait sur une petite cour; une femme hache des légumes sur une table, devant un baquet, tandis qu'àuprès d'elle, une petite fille s'amuse d'un jouet, et que, dans le fond, une autre femme traverse la cour. C'est simple, tranquille et d'une vérité frappante. L'autre, l'intérieur opulent de la haute bourgeoisie, représente une scène de jeu dans un salon doré. Il semble aussi que l'on soit transporté tout à coup au milieu de la société riche et polie de la Hollande au temps de sa plus grande prospérité. Les tableaux de Pierre de Hooch ont un relief et un accent particulièrement puissants qui les font vite distinguer. Dans les ventes, ils se tiennent cependant bien au-dessous des Miéris.

On trouve de beaux Miéris dans les galeries des Offices, à Florence: le *Charlatan*, le *Dormeur*; à Saint-Petersbourg, dans la galerie de l'Ermitage, le *Lever*; et en Angleterre dans beaucoup de collections particulières. Quant à Pierre de Hooch, on voit de lui, à Munich, un tableau d'intérieur puissant et simple, qui me semble un chef-d'œuvre, et qu'on appelle, faute de titre plus déterminé : *Jeune Femme debout auprès d'un homme assis*.

Adrien Van der Werff, qui naquit vers 1660, fut élève de Van der Neer, et copia remarquablement les bijoux de ses prédécesseurs et de ses contemporains; mais, en gardant leur fini, il quitta les sujets habituels dont ils s'inspiraient; il s'éloigna aussi de leur point de départ, quittant la recherche du vrai pour celle d'un certain idéal de joli. Ses tableaux, de petite dimension comme tous les tableaux hollandais, représentent des scènes historiques ou mythologiques.

Ce peintre est loin de tenir dans l'art la place de Metz et de Terburg, parce qu'il n'a pas, comme eux, le cachet qui s'imprime sur une école et sur une



époque; mais il a la grâce, la science et la facilité, qui sont généralement le partage des artistes venus à la suite des maîtres.

Ici, plus de Hollandais épais et buvant la bière, plus de Hollandaises à la forte encolure, mais des Vierges, des Christs, des saints qui se manient, des bergers inspirés par Virgile, et des nymphes élégantes, aux formes fines et nobles. Ces nymphes sont admirablement jolies, et c'est la charmante proportion de leur corps qui me semble le principal titre de Van der Werff devant la postérité. On ne saurait leur reprocher autre chose que la couleur de leur chair, qui les fait ressembler à des statuettes d'ivoire.

Van der Werff fut fort apprécié de ses contemporains; l'électeur palatin s'engoua de son talent gracieux. Il l'anoblit, le combla de présents et de pensions. Les riches particuliers se disputèrent aussi les tableaux de Van der Werff; aussi, lorsqu'il mourut, en 1722, sa veuve hérita-t-elle d'une fortune considérable.

Nous avons au Louvre sept tableaux de Van der Werff : *Adam et Eve près de l'arbre du bien et du mal*; *la Fille de Pharaon faisant retirer de l'eau le jeune Moïse*, *la Chasteté de Joseph*, *les Anges annonçant aux bergers la naissance du Messie*, *la Madeleine dans le désert*, *Antiochus et Stratonice*, et *les Nymphes dansant* qui sont, à mon sens, le meilleur de tous.

Les principaux Van der Werff que l'on trouve dans les musées étrangers et dans les galeries particulières, sont : *Abisag présentée à David*, qui faisait partie de l'ancienne collection Robert Walpole; *l'Adoration des bergers*, de la galerie de Florence; *la Fuite en Égypte*, du musée de la Haye; *la Danaë*, de Dordrecht; *le Jugement de Paris*, qui faisait partie de la collection Talleyrand; *Oenone et Paris*, du musée de Turin.

Les œuvres historiques de Van der Werff fourmillent d'anachronismes, mais elles sont toujours charmantes. Il réussit bien les nus, et s'efforce de les multiplier, ce qui fait le succès de ses tableaux mythologiques, mais nuit infiniment à ses tableaux religieux. Il est le seul peintre, je crois, qui ait osé montrer les jambes de la Vierge dans une *fuite en Égypte*,

où l'on voit des monuments grecs au-dessus de ruisseaux limpides et ombreux qui rappellent les sites de la Flandre.

De nos jours, l'école hollandaise refait son passé, comme nous avons pu en juger à l'exposition universelle. Elle produit toujours de petits tableaux peints à la loupe qui imitent ceux de Gérard Dow, de Terburg et de Miéris, avec un peu de sécheresse et beaucoup de prétention; mais elle n'ouvre pas à l'art de nouveaux horizons. Comme l'Italie, elle sommeille; moins pourtant que l'Italie, car certains peintres hollandais pourraient produire des copies ou des imitations admirables de leurs maîtres, et quel est le peintre italien qui pourrait aujourd'hui faire seulement une pastiche du Corrège, d'André del Sarte ou de Fra Bartolomeo?

J'ajouterai que les Hollandais sont encore de vrais peintres de marine : « En ce genre, » disais-je dans mon compte rendu de l'Exposition universelle, « ils n'ont point d'autres maîtres que la nature, qui leur fournit incessamment des modèles. Aussi leur supériorité est-elle incontestable. On retrouve vraiment sur leurs toiles la mer du Nord et ses houleuses marées battant les grèves du rivage sous un ciel gris; les vaisseaux opulents et fiers qui gonflent leurs voiles sous l'effort du vent, et fendent les vagues de leur carène puissante. Ici, il n'y a point de *manière*; c'est la mer telle qu'elle se montre à ses familiers, tous les jours et sous tous les aspects. »

Remarquez, mesdemoiselles, que les maîtres de l'école hollandaise, Gérard Dow et Terburg étaient, certes, à mille lieues de la *manière*, puisqu'ils copiaient la nature sans éviter même les sujets et les aspects peu nobles; leurs imitateurs d'aujourd'hui, au contraire, sont des *manéristes*, parce qu'ils veulent refaire ce qui a été fait, et que le suprême but de leurs travaux est d'arriver à la gaucherie même, à l'inexpérience des premiers chercheurs. En étudiant les Hollandais, partez donc de leur principe, qui est l'imitation fidèle et naïve des choses, mais gardez-vous toujours de chercher l'imitation des imitateurs, fussent-ils des dieux!

CLAUDE VIGNON.

## LES DEUX FLEURY

### Explication de l'Énigme Historique de Septembre.

Claude Fleury était né à Paris, en 1640, d'une famille de robe, et, après de brillantes études chez les Jésuites, il suivit pendant plusieurs années la profession du barreau. L'amour de la retraite et de l'étude lui donna du goût pour l'état ecclésiastique; il l'embrassa et il en eut les vertus. Il fut associé à Fénelon

dans l'éducation du duc de Bourgogne, et ce grand maître dans l'art de former les rois trouva en lui un digne auxiliaire. Fleury joignait à l'esprit le plus cultivé une élocution douce et facile qui rendait ses leçons agréables, et la droiture de son caractère, une candeur d'enfant conservée dans l'âge avancé, une



piété solide, un désintéressement vraiment chrétien, le rendaient respectable aux gens de cour; Saint-Simon lui-même ne peut s'empêcher de le louer : « Il » vécut à la cour, dit-il, dans une grande retraite et » une grande piété toute sa vie, fort caché depuis que » son emploi avait cessé. Il ne songea jamais à être » évêque; il aimait mieux demeurer en paix à ses » études. »

La postérité a recueilli le fruit de ce constant labeur; on doit à l'abbé Fleury l'ouvrage si connu : *Mœurs des Israélites*, qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'Ancien Testament; les *Mœurs des Chrétiens*, où l'on trouve l'onction unie à un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien, à un discernement, à des lumières qui ravissent le savant, et font voir combien le modeste auteur avait pénétré dans l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Il publia aussi une *Histoire Ecclésiastique*, en vingt volumes, qui commence à l'établissement de l'Eglise, et s'arrête en 1414. Les *Discours préliminaires* qui précèdent chacun des livres de cet excellent ouvrage sont écrits avec une précision qui n'exclut pas l'élégance; ils ont été réimprimés à part, et la meilleure édition, exacte, correcte et purgée de beaucoup d'erreurs qui s'y étaient glissées, a été donnée par le célèbre abbé Emery en 1807. L'*Histoire Ecclésiastique* elle-même, est d'une lecture intéressante; on ne peut lui reprocher que des longueurs et une prédilection trop avouée pour la discipline de l'Eglise primitive, ce qui a donné lieu de rappeler le mot du judicieux Erasme : « Si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas. » Fleury donna aussi un *Catéchisme historique*, que l'on trouve un peu sec, et que l'excellent ouvrage de l'abbé Gaume a fait oublier; un *Traité du choix et de la méthode des études*, un grand nombre d'*Opuscules* sur des sujets de piété et de littérature qui, tous, prouvent la ferveur de sa foi et l'étendue de ses connaissances; et, après avoir fait jusqu'à la fin de sa vie le plus saint usage de ses talents, il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était de l'Académie française, et le roi lui avait donné, en récompense de ses services, le prieuré d'Argenteuil.

André-Hercule de Fleury était né à Lodève en 1653, et, comme presque tous les hommes remarquables de cette époque, il fut élevé chez les Jésuites, où il se distingua parmi de nombreux condisciples, et, très-jeune encore, il entra dans l'état ecclésiastique. Des talents supérieurs, un caractère doux et conciliant lui attirèrent beaucoup d'amis et de puissants protecteurs. On sollicita vivement pour lui, et Louis XIV, en le nommant à l'évêché de Fréjus, lui dit avec la grâce sérieuse qui lui était habituelle : « Je vous ai fait attendre longtemps, mais vous avez » tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » Ceci se passait en 1698.

Le roi se souvint de l'évêque de Fréjus quinze ans plus tard; il l'appela auprès de lui et lui confia l'éducation du petit dauphin, le seul espoir de la monarchie. Fleury cultiva son esprit, mais il ne réussit pas à lui donner ce dont il manquait d'ailleurs lui-même, la force du caractère.

Devenu roi, le jeune Louis XV se souvint de son précepteur, le fit nommer cardinal et le plaça à la tête du ministère. Le cardinal de Fleury avait alors soixante-seize ans. Le fardeau du gouvernement ne

l'éffraya point, et, jusqu'à quatre-vingt-dix ans, il conserva une tête libre, saine et capable d'affaires. Les commencements de son ministère furent heureux et répandirent quelque éclat sur le règne de son pupille; il commença et termina heureusement la guerre contre le duc de Lorraine Charles VI, et acquit la Lorraine à la France. Une paix glorieuse fut conclue, et elle dura depuis 1736 jusqu'à 1740; mais, alors, la guerre se ralluma avec l'Angleterre; guerre malheureuse, car la marine, négligée depuis longtemps, fournit aux Anglais une victoire facile. Ces revers assombrèrent les dernières années du cardinal Fleury; il mourut en 1743, à Issy, près de Paris, âgé de quatre-vingt-dix ans accomplis. « Tant que je vivrai, vous n'avez rien à espérer, avait-il dit un jour à l'abbé Bernis, dont il n'approuvait ni les allures ni les poésies mondaines. — Monseigneur, j'attendrai, » avait répliqué le futur ambassadeur. Fleury le fit attendre longtemps.

Il avait de grandes qualités; mais son caractère, qui eût été toute vertu chez un particulier, ne convint pas toujours à un homme d'Etat. Voici le portrait qu'en fait Saint-Simon, et que la critique historique doit ratifier en partie : « Ce ministre tourna une » vertu en défaut que je lui ai souvent reproché. La » vie pauvre qu'il avait menée jusqu'à son épiscopat, » car il avait d'ailleurs très-peu de bénéfices, l'avait » accoutumé à une vie dure, à se passer de tout et à » une grande épargne; mais cette habitude n'avait » point dégénéré en lui, comme en presque tous ceux » qui sortent d'une longue pauvreté, surtout déstitués » de naissance, en soif d'argent, de biens, d'entasser » et d'accumuler des revenus, ou en avarice crasse » et sordide. C'était l'homme du monde qui se souciait le moins d'avoir, et qui, maître de se procurer » tout ce qu'il aurait voulu, s'est le moins donné, » comme il y a paru dans le cours de son long et puis- » sant ministère. Mais, avec ce désintéressement per- » sonnel, et cette simplicité même, portée trop loin, » de table, de maison, de meubles et d'équipages, et » libéral du sien aux pauvres, à sa famille, même à » quelques amis, sans faire pour soi le moindre cas de » l'argent, il l'estima trop en lui-même, et, non content d'une sage et discrète économie, il tomba dans » une avarice pour l'Etat dont les suites furent funestes. Il suffit de dire ici qu'il excellait aux ménages de collège et de séminaire, et, qu'on pardonne le mot bas, au ménage de bouts de chandelle... Un » autre défaut encore trop commun à ceux qui occupent de grandes places, et qui a mené le cardinal » Fleury bien loin, c'est qu'il prenait aisément les » louanges, les fausses protestations des étrangers et » des souverains, pour réels et pour estime de sa personne, pour confiance en lui et même pour amitié véritable, sans songer qu'il ne les devait qu'au bien » soin qu'ils avaient de lui... Walpole le dévoua au » gouvernement de l'Angleterre. Il joignit à ses adorations, à ses hommages, à son air de respect, » d'attachement et d'admiration personnels, ceux de » son frère, qui gouvernait l'Angleterre, et tous deux » parvinrent à le persuader qu'ils ne se gouvernaient » que par ses conseils. Leur grand objet était triple, » et ils le remplirent triplement : empêcher que la » France ne relevât sa marine et ne leur donnât de » l'inquiétude sur Dunkerque, et conserver par là » l'empire de la mer et du commerce; tenir l'Espagne



» et la France en jalousie, enfin se rendre considérable en Allemagne...»

Ces reproches sont justes : le cardinal Fleury ne fit pas construire de vaisseaux pour épargner les finances de l'État; il crut à la bonne foi chez les autres, et fut souvent dupe de sa candeur; mais, néanmoins, les premières années de son ministère furent

prosperes et même brillantes; la France répara par le commerce les pertes qu'elle avait subies; mais le ministre eut le tort d'oublier la maxime des politiques : « Si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre! » et la patrie subit les suites de cette négligence désastreuse. La destruction de notre marine et les défaites des Français en Bohême en furent les conséquences.

## BIBLIOGRAPHIE

### MÉMOIRES

DE

### MADAME ÉLISABETH DE FRANCE

SEUR DE LOUIS XVI

Annotés et mis en ordre

PAR M. de BARGHON-FORT-RION (1).



Le titre de *Mémoires* nous semble mal appliqué à ce livre, si estimable d'ailleurs, qui ne renferme qu'une esquisse biographique de madame Elisabeth et les lettres qu'elle a adressées à son amie intime, madame de Raigecour. Cependant, si, dans des *Mémoires*, on cherche un reflet fidèle du caractère et de l'esprit de celui ou de celle qui les a tracés, nulle autobiographie ne peut être aussi exacte que ces lettres, écrites avec le cœur et dans le secret de la plus douce intimité, et où madame Elisabeth trahit, sans s'en douter, son grand sens ferme et droit, son esprit gai et plein de bonhomie, et cette âme élevée, généreuse, qui la rendit supérieure à la plus haute position et à la plus profonde infortune, et lui fit envisager d'un œil également calme et serein le trône de Louis XIV et le tribunal que présidait Fouquier-Tinville.

On le sait, cette noble fille des rois, après Dieu et sa famille, n'aima rien sur la terre que quelques amies choisies, qu'elle traitait avec l'égalité que dicte l'affection. Mademoiselle de Causans, devenue madame de Raigecour, fut de toutes ces amies la plus chère à Elisabeth; ce sont les lettres adressées à cette jeune dame par la sœur de Louis XVI que l'on a reproduites dans l'ouvrage dont nous nous entretenons; cette correspondance ne semblait pas destinée à sortir des mains fidèles qui l'avaient reçue, mais la Providence ayant permis que le long martyre et le supplice d'Elisabeth soient devenus comme une gloire nationale, les moindres objets empreints du souvenir de cette royale victime sont des reliques qu'on ne peut dérober à la vénération publique.

(1) Un beau volume, chez Auguste Vaton, 59, rue du Bac.

Cette correspondance commence en l'année 1790; déjà la princesse jette sur l'avenir un regard inquiet et souvent prophétique; l'on voit qu'au milieu de ses angoisses, elle se tourne davantage vers le Dieu qui allait bientôt la couronner; mais, au sein des pensées graves que lui suggère la situation du roi, un éclair de gaieté courageuse vient parfois rappeler qu'elle est petite-fille de Henri IV.

« Tu sais le décret pour le clergé, écrit-elle à son amie, et je vois d'ici tout ce que tu dis, tout ce que tu penses; combien de fois tu dis en fermant les yeux : *Enfin, Dieu le veut; c'est bien! c'est bien! il faut se soumettre!* et puis, tu ne te soumets pas plus qu'une autre, la tête de ma Raigecour s'échauffe : telle réflexion l'agite, telle crainte la tourmente; telle personne court des risques, que deviendra-t-il? Et voilà Raigecour aux champs, tout en disant : *Mon Dieu! je vous l'offre!* Ayez la bonté, mademoiselle, de ne point tant vous tourmenter. M. de Condorcet a décidé qu'il ne fallait pas persécuter l'Eglise pour ne pas rendre le clergé intéressant, parce que, dit-il, cela nuirait infiniment à la Constitution. Ainsi, mon cœur, point de martyre, Dieu merci! car, je l'avoue, je n'ai pas de goût pour ce genre de mort. »

Cependant le martyre la trouva prête, et quoi d'étonnant? elle aimait tant Dieu! Elle répète dans une autre lettre :

« Je n'ai pas de goût pour le martyre, mais je sens que je serais très-aise d'avoir la certitude de le souffrir plutôt que d'abandonner le moindre article de ma foi. J'espère que, si j'y suis destinée, Dieu m'en donnera la force. Il est si bon! si bon! c'est un père si occupé du véritable bonheur de ses enfants, que nous devons avoir toute confiance en lui. As-tu été touchée, le jour des Rois, de la bonté de Dieu, qui appela les Gentils à lui dans ce moment? Ces Gentils étaient nous. Remercions-le donc bien, soyons fidèles à notre foi; ranimons-la; ne pardons jamais de vue ce que nous lui devons, et, sur tout le reste, abandonnons-nous avec une confiance vraiment filiale. »

Elle encourage son amie qui tremblait pour elle :

« Tu te brûles le sang, tu te rends plus malheureuse encore que tu ne devrais : tout cela, mon cœur, n'est pas dans l'ordre de la Providence. Il faut se soumettre à ses décrets; il faut que cette soumission nous porte



au calme, sans cela, elle n'est que sur nos lèvres et non dans notre cœur. Lorsque Jésus-Christ fut trahi, abandonné, il n'y eut que son cœur qui souffrit de tant d'outrages, son extérieur était calme, et prouvait que Dieu était en lui. Nous devons l'imiter, et Dieu doit être en nous. Ainsi, mon cœur, calmez-vous, soumettez-vous et adorez en paix les décrets de la Providence, sans vous permettre de porter vos regards sur un avenir affreux pour quiconque ne voit qu'avec des yeux humains..... »

Cette lettre est datée du commencement de l'année 1791. Encore trois années d'épreuves, et elle aura atteint la couronne des victorieux. Son âme, on peut le voir, était pleine de force, et aucun événement humain ne pouvait l'abatre. Au retour du malheureux voyage de Varennes, elle écrivait ces quelques mots à madame de Raigecour :

« J'espère, mon cœur, que votre santé est bonne, qu'elle ne se ressent pas de la situation de votre amie. La sienne est excellente : vous savez que son corps ne s'aperçoit guère des sensations de son âme. Cette dernière n'est pas ce qu'elle devrait être pour son Créateur ; la seule indulgence de Dieu peut lui faire espérer grâce. Je ne puis ni ne veux entrer en détail sur ce

qui me touche ; qu'il vous suffise de savoir que je me porte bien, que je suis tranquille, que je vous aime de tout mon cœur et que je vous écrirai bientôt, si je puis. »

A travers le calme de toutes les lettres de madame Elisabeth, on voit qu'à dater de cette funeste époque, elle ne s'abuse plus, et que sa seule consolation, parmi les tristes perspectives de l'avenir, c'était son espoir en Dieu et son dévouement fraternel. Quoi qu'il pût advenir au roi, elle partagerait son sort, cela lui suffisait. Sa dernière lettre à madame de Raigecour est en date du 8 août 1792 elle y annonce l'agonie du pouvoir exécutif. Deux jours après, elle entraînait au Temple, qu'elle ne devait quitter que pour l'échafaud, précédée par son frère tant aimé, par sa belle-sœur, qui lui légua ses orphelins.

Ce volume, qui donne une si juste idée du grand caractère de cette sainte princesse, est d'un profond intérêt, et après l'avoir lu, on reste épouvanté de l'aveuglement des passions humaines qui se sont sacrifiées une telle victime ! Un ange d'innocence et de pureté qui meurt sur l'échafaud en dit plus sur l'immortalité de l'âme et sur les célestes récompenses que les plus ingénieux raisonnements.

## SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME <sup>(1)</sup>

### L'APPRENTISSAGE.

(Continuation.)

Le général D..., mis à la demi-solde comme mon père, avait de plus que mon père une assez jolie fortune. Sans inquiétude de l'avenir, il avait acheté une maison de campagne à Choisy-le-Roi, et nous lui devions d'avoir trouvé pour nous une maison meublée où l'on prenait des pensionnaires. Ce fut là que mon père nous conduisit, à mon grand regret sous certains rapports. Elevée à la ville, je ne connaissais pas la campagne et je me souciais peu de l'habiter. Mon existence à Paris n'était assurément pas remplie par les plaisirs ; mais j'y voyais de temps en temps la famille Duval, la famille d'O... et Isaure. Puis, à Paris, il suffit de sortir de chez soi pour trouver mille sujets de distraction ; à Choisy-le-Roi nous n'avions d'autres connaissances que madame D..., qui était si réieuse autrefois. Les événements, les années avaient beaucoup changé son humeur ; le général, d'ailleurs, m'imposait un peu. Ce fut donc avec une certaine répugnance que je partis, en tâchant de cacher à ma mère combien je redoutais les trois mois de campagne ordonnés pour elle par le docteur Chaussier. Ma pauvre mère, au contraire, éle-

vée aux champs, paraissait se ranimer à l'idée d'y séjourner quelque temps.

J'emportais des matériaux, c'est-à-dire des nouvelles ; il s'agissait de les placer dans un cadre qui n'était pas encore trouvé. Mon père m'avait engagée bien des fois à examiner, tout en traduisant ou tout en imitant les auteurs allemands, la manière dont leurs ouvrages étaient construits, et à rechercher les moyens par lesquels ces auteurs intéressaient le lecteur à leurs personnages. Mais, il faut bien l'avouer, je n'avais pas encore pris goût au métier, les critiques de mon père me le rendaient très-difficile ; j'avais trop de conscience pour ne pas reconnaître qu'il faisait la plus grande partie du travail. Les préfaces, les notes, qui passaient sur le compte du traducteur, étaient presque entièrement de lui. Par droiture, non par amour-propre, je rougissais de me parer de travaux qui ne m'appartenaient pas. De tout cela résultait une malaise et un secret mécontentement de moi-même, dont je ne me rendais pas bien compte et qui excitaient dans mon âme quelque chose d'amer. Oh ! combien volontiers j'aurais laissé là la plume pour reprendre l'aiguille ! Je maniais celle-ci encore assez souvent, car la littérature nous rapportait bien peu, et je jouissais en travaillant manuellement d'une liberté d'esprit à laquelle il me fallait renoncer dès que je redevais traducteur.

Depuis quelques jours nous étions installés dans

(1) La reproduction de cet article est interdite.



notre nouvelle demeure, lorsqu'à mon grand étonnement, s'éveilla un beau matin en moi quelque chose d'étrange ; ce quelque chose, que je sentis clairement plus tard, c'était un commencement d'inspiration.

Je sautai à bas de mon lit et j'ouvris la fenêtre de l'étroit cabinet dans lequel je couchais, à côté de la chambre de ma mère. Le soleil se levait, la campagne était silencieuse ; pour la première fois je la voyais à cette heure matinale ; j'élevai mon âme à Dieu et je restai en contemplation devant un spectacle tout nouveau pour moi. Peu à peu mes pensées, d'abord vagues, devinrent plus distinctes. Le cadre que j'avais inutilement cherché jusqu'alors, pour placer mes nouvelles, se dessina nettement dans mon esprit, et toute pensive je m'assis en cachant ma tête dans mes mains. Le lieu de la scène était trouvé, c'était la Russie ; *Thérèse* était trouvée aussi, grâce à mon père.

Il avait toujours évité d'appuyer sur les détails de l'affreuse traite de 1812 ; mais souvent, dans les longues veillées, il nous avait parlé de sa captivité en Russie et des observations qu'il avait pu faire, soit par lui-même, soit avec le secours de personnes bienveillantes. Envoyé de Wilna à Orsza, puis d'Orsza à Arzamas, dans le gouvernement de Nijnei-Novogorod, il avait été logé chez un riche marchand, anciennement serf d'un seigneur russe, et qui était arrivé non sans peine à obtenir son affranchissement. Là, mon père avait pu voir dans toute leur naïveté les mœurs russes chez les classes des affranchis marchands et des serfs marchands. Là aussi, il avait rencontré une famille française qui était établie depuis de longues années à Moscou, où elle avait fondé une institution pour les demoiselles nobles. Obligée, comme tous les habitants de la seconde capitale de la Russie, de quitter Moscou à l'approche de la grande armée, la famille Guibald s'était réfugiée à Arzamas avec un petit nombre de pensionnaires ; le titre de Français avait ouvert à mon père cette maison hospitalière, et il y puisa de curieux renseignements sur les mœurs russes ainsi que plusieurs anecdotes, dont une surtout avait fait une vive impression sur moi :

Un boyard moscovite qui avait, par ton, pour sa fille, une gouvernante française, mais qui détestait les Français, s'était débarrassé de cette pauvre gouvernante en la faisant partir une nuit et conduire dans une forêt, où les domestiques avaient eu ordre de l'abandonner. Le fait était-il vrai ? personne ne pouvait le prouver ; mais il passait pour tel.

D'Arzamas, mon père avait été envoyé dans les environs de Nijnei-Novogorod, chez un prince de Géorgie ; là, il avait pu observer les mœurs de la haute aristocratie russe ; le prince avait table ouverte ; un luxe oriental régnait dans son palais ! A la plus exquise politesse, s'unissaient chez lui et chez la princesse des façons d'agir tout à fait despotiques.

A mesure que les récits de mon père revenaient à mon esprit, le roman qui porte pour titre : *la Forêt de Woronetz* s'arrangeait, se combinait dans ma tête. Cette fois, plus que jamais, ce serait encore mon père qui me fournirait les matériaux ; mais, du moins, tout le monde le reconnaîtrait.

Je pris du papier et je commençai à préparer mes cahiers, tout en rêvant à l'entrée en matière ; mais lorsque je me mis à écrire, je me sentis arrêtée dès les premières lignes par mille difficultés insurmontables : tout se présentait à la fois, milieu, fin du ro-

man.... Je ne savais pas alors qu'avant de prendre la plume, il faut avoir mûri ses idées ; il faut surtout avoir trouvé l'idée principale, l'idée mère, l'idée féconde qui doit dominer l'ensemble et les détails... Le mouvement qui se faisait dans la maison et ma mère qui m'appelaient me firent apercevoir que la matinée était déjà bien avancée. A la hâte je renfermai dans le tiroir de la table tous mes cahiers, en me disant : « Non, je ne serai jamais auteur ! » et je cours auprès de ma mère.

Le lendemain et les jours suivants je fus presque aussi matinale que le soleil ; ce n'était qu'à cette heure-là que je pouvais travailler sans être interrompue ; enfin le premier chapitre fut trouvé. Mais l'aide de mon père m'était plus que jamais nécessaire ; il s'agissait de mettre en scène des personnages dont le langage, les mœurs ne se présentaient pas clairement à mon esprit. Je compris que j'avais échoué, que j'échouerais tout du long si je persévérais à traiter seule ce sujet, et je compris en même temps la valeur des conseils qui, tant de fois, m'avaient causé de l'impatience ou du chagrin.

J'allai donc les demander, en disant combien j'étais mécontente de mes essais et en les soumettant à toutes les critiques qu'on pouvait en faire.

Mon père sourit un peu malignement, et me répondit qu'il était charmé de me voir si docile à la censure.

« Je le serais toujours, m'écriai-je, si tu voulais me permettre de consulter ma conscience ; ce qui me rend *rétive à la censure*, comme tu le dis toujours, c'est l'obligation de m'y soumettre bon gré mal gré, alors même que je ne suis pas convaincue de la nécessité du changement que tu me demandes. »

Mon père sourit de nouveau.

« Je ne doute pas de ta conscience, répliqua-t-il ; mais je doute de ton goût qui n'est pas formé encore. Voyons, de quoi s'agit-il ? »

Cette fois, j'acceptai docilement conseils, observations, changements, ratures même ; le tout, parce que j'étais convaincue de mon impuissance. Mon père m'engagea, puisque je devais suivre la carrière des lettres, à observer les personnes avec lesquelles je me trouvais en rapport, et à tenir compte, pour juger les caractères, des choses mêmes les plus insignifiantes en apparence.

« Par exemple, dans cette maison où nous devons passer un peu de temps, nos compagnons de table d'hôte méritent d'attirer les regards.

— Ah ! pour ceux-là, m'écriai-je, il n'ont rien de remarquable ; le commandant est des plus vulgaires, des plus ignorants.

— Il t'offre le type, ma chère fille, de ce qu'on appelle un officier de troupe ; c'est-à-dire, de ces militaires qui ne fréquentent dans leurs changements de garnison que les cafés, qui n'ouvrent jamais un livre.

— Et qui vous disent, ajoutai-je en riant : « J'ai passé quatre fois sous la ligne et je ne l'ai jamais vue ! »

Mon père se mit à rire aussi.

« Nous avons encore madame L... Pour celle-ci, tu ne lui refuseras pas une certaine originalité dans le caractère ; elle se pare habilement de ses deux fils, invisibles comme la ligne à l'équateur, pour se faire faire la cour par les mamans qui ont des filles à marier, ou par les jeunes filles elle-mêmes, en répétant



à tout propos que c'est elle qui leur choisira des épouses...

— Elle doit bien en vouloir à ma mère et à moi, car messieurs ses fils ne nous occupent guère.

— Et ce bon rentier qui cherche sans cesse l'occasion de placer un mot de sa façon qu'il trouve charmant : Colonel, la soupe et le bouilli tous les jours, *c'est ma manière de voir*. Ces gens-là ne sont pas des types, sans doute, mais tout vulgaires qu'ils puissent paraître, ils servent souvent à un auteur de point de départ, pour peindre, soit un personnage trivial, soit un de ces êtres prétentieux qu'on rencontre souvent dans le monde : en un mot, ma chère fille, un auteur doit *faire flèche de tout bois*, c'est-à-dire, prendre partout des traits détachés dont il sait former un ensemble. Les hôtes de la maison se renouvelleront plus d'une fois pendant notre séjour ici, et je suis bien sûr que quelques-uns se présenteront plus tard à ton esprit, quand tu auras à *poser* un caractère. »

Cette année, 1820, fut marquée par une éclipse de soleil, spectacle imposant, surtout à la campagne ; grâce à mon père, tout le monde put suivre la marche de la lune qui s'avancait lentement sur le radieux soleil, car, grâce à lui, nous étions tous munis de verres noircis à la fumée d'une bougie.

Un vaste horizon s'ouvrait devant nous ; peu à peu l'ombre s'étendit sur les prés, sur les champs, sur les bois. A mesure que cette ombre grandissait, le silence se faisait partout ; les petits oiseaux dans le feuillage, les hôtes plumés de la basse-cour dans les fermes, les troupeaux dans les champs, tout se taisait. A la vive chaleur que répand le soleil au mois de juillet succédait une fraîcheur très-sensible, qui achevait d'inspirer une sorte d'effroi aux animaux étonnés et tremblants. Oui, c'était un beau spectacle ; l'éclipse fut incomplète, elle fut annulaire ; peu à peu le jour, la chaleur reparurent à mesure que le disque de la lune cessa d'éclipser le soleil. Ce qu'il y avait de curieux, c'étaient les explications, les commentaires faits et donnés par les habitants de la maison. Le commandant surtout se perdit dans une foule d'hypothèses sur le danger que pourrait courir la terre, dans le cas où le disque de la lune heurterait le disque du soleil : l'un des deux devait nécessairement voler en éclats, et il était à parier que ce serait la pauvre lune ; or, comme elle est plus près de la terre que du soleil, ce serait nous qui recevriions les éclaboussures.

Ces paroles du commandant inspiraient une terreur profonde à ceux qui l'écoutaient. Mon père avait beau dire que la lune était à 80,000 lieues de la terre (il n'était pas question de kilomètres à cette époque-là), et que le soleil est à 34,000,000 de lieues au delà, les esprits ne se rassuraient pas. La peur fait éprouver toujours une certaine émotion, tandis que le raisonnement les détruit toutes ; et l'on aime ce qui émeut.

Je continuais de me lever de grand matin ; la santé de ma pauvre mère exigeait des soins qui ne me permettaient guère d'écrire une seule ligne dans la journée. Après midi, lorsque la vive chaleur était passée et lorsqu'elle se sentait un peu mieux, nous faisons quelques promenades ; mais le plus souvent je sortais seule avec mon père et nous allions au Port-à-l'Anglais visiter M. Le Mire, qui dirigeait alors la fabrique de vinaigre et de charbon de bois. Ceci ne m'amusa

guère, je l'avoue, car il n'était question que d'alambics, de cornues et autres engins employés par la chimie. Je ne me doutais pas, dans ce temps-là, qu'un jour j'aurais lieu de regretter de n'avoir pas écouté les entretiens de deux hommes instruits, et je préférerais de beaucoup visiter la belle verrerie qui forme l'industrie principale de Choisy-le-Roi.

Plus souvent encore, mon père allait faire de longues courses avec le général D..., et je conduisais ma pauvre mère auprès de madame D..., comme jadis à Cassel ; mais des années s'étaient écoulées depuis les temps du *reversi à trois*. Les malheurs de la patrie avaient assombri les idées ; madame D... avait perdu sa gaieté ; assises toutes les trois sous un berceau, au fond du jardin, nous rappelions le passé, les beaux rêves que nous faisions alors. Madame D... se plaisait à la campagne ; elle aimait le jardinage, les travaux domestiques ; mais le général s'ennuyait. Le passage de la vie active à une vie paisible est difficile, non-seulement pour les anciens militaires, mais pour quiconque a eu des occupations habituelles que l'âge ou les circonstances sont venues interrompre. Malheur alors à qui n'a pas su orner son esprit et nourrir sa pensée par de bonnes lectures ; malheur à qui n'a jamais recouru dans ses loisirs à ces travaux manuels dans lesquels excellent beaucoup d'hommes ! Mon père était instruit, il aimait les sciences ; doué d'une grande adresse de la main, il était sans cesse occupé et n'avait pas un seul moment d'ennui, non pas même à Choisy-le-Roi, où lui manquait pourtant son *outillage*. De temps en temps mon père faisait pédestrement le voyage de Paris, soit pour aller chercher les médicaments nécessaires à notre pauvre malade, soit pour voir où en étaient les travaux commencés avec M. E..., soit enfin pour prendre à la Bibliothèque les notes dont je pouvais avoir besoin.

Mon père, apparemment, découvrait en moi des dispositions plus marquées, car souvent il se contentait de me donner les notes qu'il avait faites en me disant : « C'est à toi de tirer parti de ces matériaux. »

Tout heureuse de sa confiance, je travaillais avec ardeur, et à mesure que j'avancais, je supprimais les nouvelles faites d'avance et j'arrivais peu à peu à composer un ouvrage.

Il ne faut pas croire que ma mère vénérée restait étrangère à mes travaux ; toujours elle se défendait de donner son avis, par l'effet d'une grande défiance d'elle-même, et lorsque enfin, cédant à mes instances, elle me disait ses impressions, c'était sous une forme dubitative ; constamment l'observation se terminait par ces mots : « Il est possible que je me trompe, car je ne suis qu'une ignorante. »

Cette manière de procéder excitait en moi des réflexions beaucoup plus sérieuses que les critiques bien motivées de mon père. Quand l'impression que je voulais produire n'était pas produite sur ma mère, je cherchais comment, pourquoi je n'avais pas réussi à l'émeuvoir ; son silence seul suffisait pour me faire changer d'un bout à l'autre tout un chapitre. Je ne sais qui a dit : *Le silence des peuples est la leçon des rois* ; pour un auteur que l'orgueil ne rend ni sourd ni aveugle, le silence ou la froideur de son auditoire est une leçon dont il doit tâcher de profiter ; et, bien des fois, j'ai eu depuis l'occasion de reconnaître que ce genre de critique exercée par ma mère, presque à son insu, était toujours d'une grande justesse.



Lorsque nous revînmes à Paris, mon roman n'était pas achevé, mais il était bien avancé et j'avais l'espoir de le terminer avec l'année. Il fallait battre monnaie, car nous avions un grand projet pour l'année d'ensuite : celui de nous mettre dans nos meubles. L'économie de toutes les façons possibles devenait de plus en plus nécessaire ; nous avions à acquitter les obligations que, bien malgré nous, nous avions contractées. Grâce au produit de ma plume, ma mère avait pu faire venir nos malles de Francfort. De tout ce que nous possédions jadis, il ne nous restait que du linge ; mais le loyer en garni nous écrasait.

Mon père chercha et trouva, rue des Postes, un très-modeste logement qui fut meublé d'une manière plus modeste encore. J'ai gardé longtemps, comme pièce curieuse, l'inventaire de notre ameublement. Tout en était vieux, mais propre ; nous n'avions que le strict nécessaire, mais nous étions chez nous et notre petit appartement, situé au milieu de plusieurs jardins, dans un pavillon séparé, pouvait suppléer, par sa position, à la campagne où il était impossible de conduire ma mère chaque année.

La rue des Postes est au bout du monde parisien ; cet éloignement devait me priver du plaisir de voir souvent la famille Duval et Isaura. Comment aurais-je osé murmurer de cette privation lorsque mes parents en acceptaient tant d'autres avec courage et résignation ! D'ailleurs, mon temps était si complètement rempli que je n'en avais pas à ma disposition pour le dehors.

Les maux de ma malheureuse mère étaient allés en augmentant d'une manière désolante ; elle ne pouvait plus s'occuper ni du ménage ni de la cuisine. Une femme de peine venait le matin, mais le reste de la journée, tout roulait sur moi. Mon père, cet homme jadis si élégant, si *muscadin*, se prêtait complaisamment à m'aider pour tout ce qui était au-dessus de mes forces. Nous étions tous si sobres, que la cuisine n'exigeait pas de ma part un grand talent ; mais pour notre pauvre malade une nourriture meilleure était nécessaire, et, souvent, mon père allait lui-même chercher un plat chez le traiteur. Oui, oui, chaque jour je recevais de nobles exemples de courage dans une infortune non méritée, et de résignation dans de cruelles souffrances. Comment, à un tel contact, mon âme ne se serait-elle pas développée ?

Mon chef-d'œuvre parut, *la Forêt de Woronetz* eut du succès ; mais avec le succès vint la critique. Notre vieil ami, M. Duval, me reprocha amicalement de ne de ne lui avoir pas donné connaissance de mon manuscrit avant de le livrer à l'impression ; puis il me gronda vertement pour avoir introduit, à la fin du roman, un personnage qu'il déclara être inutile. Je me laissai gronder sans mot dire : ce personnage était de l'invention de mon père ; nous avions eu à son sujet des discussions très-vives, et, comme de coutume, j'avais dû céder. Or, je ne voulais pas accuser mon père de ce qui était un objet de sévère critique pour M. Duval. Après les gronderies vinrent les encouragements. Cet excellent homme me dit que si je voulais travailler, je finirais par être et par faire quelque chose.

Lorsque je rapportai mon entretien à mon père et la critique qui avait été faite du personnage en question, il me répondit brusquement :

« Duval n'a pas le sens commun. »

Et je regrettais cette petite malice, que je m'étais

permise envers le guide si éclairé auquel je devais tout ; je l'embrassai tendrement en lui demandant pardon, mais je saisis cette occasion pour lui dire que s'il n'était pas aussi sévère, j'oserais me livrer à quelques inspirations qui me venaient par instants.

« Tu béniras un jour ma sévérité, me répondit-il.

— Peut-être bien, répliquai-je ; mais, vois-tu, lorsque je prends la plume, je me sens arrêtée, tout d'abord, par la pensée que tu es là, derrière moi ; que, le crayon à la main, tu liras ce que j'écris ; que tu le trouveras mauvais, que tu le bifferas, que tu le ratureras et que tu me feras dire les choses tout autrement que je ne les aurais senties et que je les aurais dites.

— Eh bien ! travaille toute seule.

— Oh ! je ne pourrai pas m'en tirer toute seule, je le sens bien ; mais si tu voulais, je te ferais la lecture de ce que j'aurais écrit, et j'écouterai docilement tes observations.

— Docilement ? murmura mon père.

— Essaie et tu verras.

— Nous essayerons, quand tu auras terminé la traduction que nous avons commencée ensemble. Si tu te sens quelques inspirations, travaille à ta guise et sois bien persuadée, ma chère fille, que je me trouverai heureux de dire à chaque page : Bravo ! »

J'embrassai de nouveau mon excellent père et la paix fut faite.

D'autres critiques, mais aussi d'autres éloges, me vinrent de Versailles. Notre amie, madame Victoire Babois, avec laquelle nous entretenions une correspondance active, me reprochait constamment de ne pas assez travailler mon style. Je ne sentais pas alors l'importance de ce travail qu'on exigeait de moi ; je ne comprenais pas davantage qu'il fallait m'identifier avec mes personnages, sentir et croire comme eux, afin de tenir le langage qui exprimait leurs sensations et leurs croyances. Oh ! que j'avais à apprendre et combien depuis j'ai béni, en effet, la sévérité de mon père !

Il m'avait donné l'excellente habitude de ne jamais faire de brouillon.

« Buffon, me disait-il, ne pouvait écrire qu'habillé, l'épée au côté, avec jabot et manchettes de dentelle ; je ne t'engage pas à faire toilette quand tu veux prendre la plume, mais je t'engage à avoir toujours des cahiers de papier bien blancs et à te dire : Ce n'est pas un brouillon que je vais faire, c'est une composition que je veux écrire. L'idée d'un brouillon entraîne avec soi celle de négligence ; l'idée d'une composition fait naître, au contraire, le besoin de coordonner d'abord ses pensées, et il y a dans le premier jet un mouvement, une inspiration qu'on ne retrouverait peut-être pas après avoir couvert une multitude de petits morceaux de papiers de phrases plus ou moins vides d'idées.

— Mais tu me dis sans cesse, mon père, et madame Babois me le répète jusqu'à satiété, qu'il faut travailler mon style.

— Tu le travailleras en relisant ce que tu as écrit sous la dictée de l'inspiration, et tu en seras quitte pour faire plusieurs copies si cela est nécessaire ; mais, pour moi, brouillon est synonyme de négligence ou de fruits hâtifs cueillis avant maturité. »

Oh ! qu'avec reconnaissance, je me souviens de tous ces bons conseils !

Isaura, comme toujours, fut très-sobre d'éloges au sujet de mon nouvel ouvrage. Je ne m'en formalisai



pas ; si se trouvait, dans notre manière de voir et dans nos sentiments sur certaines choses, un tel désaccord que, nécessairement, elle devait blâmer ce que j'approuvais et approuver ce que je blâmais. Comme j'avais pour elle une affection vraie, et comme elle m'aimait autant qu'elle pouvait aimer ce qui n'était pas elle-même ou la toilette, nous n'avions jamais de discussion ; mais une certaine contrainte se faisait sentir dans nos relations. Au reste, je n'étais gâtée par personne comme auteur. En échange de mes ouvrages, que j'envoyais à mes parents, je recevais des critiques plus ou moins acerbes et plus ou moins justes. On prenait grand soin de me rappeler que les femmes auteurs n'avaient jamais été en grand renom comme femmes ; quelques petits sarcasmes venaient souvent me blesser au vif et achever de me faire prendre en grippe le *métier* de femme de lettres. Mais la nécessité était là ; je ne pouvais sortir de l'ingrate carrière où elle m'avait fait entrer, et, plus que jamais, j'étais bien décidée à cacher mon nom.

Dès notre arrivée dans notre nouvelle demeure, il avait fallu appeler un médecin auprès de ma pauvre mère, dont les souffrances allaient toujours croissant. Le docteur Gérardin, jeune alors, avait une de ces physionomies ouvertes qui inspirent la confiance. Tout ensemble homme de cœur et homme d'esprit, il apprécia sa malade et mon père, et nous fûmes attirés vers lui par un sentiment de sympathie que nul encore ne nous avait inspiré au même point ; nous sentîmes que nous avions trouvé en lui un ami. Plus d'un médecin alors célèbre avait visité ma mère ; mais aucun n'avait témoigné pour elle cette compassion affectueuse que ses maux et son angélique patience à les supporter, firent naître dans l'âme du docteur Gérardin. Il venait presque chaque jour, et bientôt il demanda à ma mère la permission de lui présenter sa femme et ses deux enfants.

Ainsi commença une amitié qui a duré toute sa vie et qu'il a léguée comme un héritage à sa femme et à sa fille. Souvent, il passait deux heures auprès du lit de la pauvre malade, que ses bons soins encourageaient, et à laquelle ses causeries avec mon père apportaient d'agréables distractions. Tous deux, spirituels et instruits, connaissaient le monde, et en les écoutant je sentais mes facultés intellectuelles se développer. Mon père me reprochait souvent de ne pas me mêler à l'entretien ; mais depuis le jour où le docteur Chaussier m'avait assez brutalement rappelé le rôle de la femme ici-bas, ma timidité native avait grandi. J'avais supplié mon père de ne pas dire au docteur Gérardin que j'écrivais ; il ne le sut que beaucoup plus tard. Oh ! qu'elles sont douces, ces amitiés vraies, fondées sur une estime réciproque ! Elles ne ressemblent en rien à ce qu'on appelle de ce nom dans le jeune âge, et plus l'on avance dans la vie, plus elles vont grandissant.

Dans le quartier que nous habitions, j'avais retrouvé une connaissance de Versailles, mademoiselle Gérard ; elle dirigeait une institution de jeunes filles, et j'allais assez souvent passer quelques instants dans cette maison. Là non plus, je n'étais pas gâtée comme auteur, du moins, par mademoiselle Gérard ; mais elle avait chez elle, comme pensionnaire en chambre, une jeune femme, madame Elisabeth Per..., qui me fit goûter pour la première fois le plaisir d'être louée sans emphase et avec discernement. Elisabeth, en apprenant

que j'écrivais, avait voulu lire mes ouvrages. Femme de beaucoup d'esprit, elle critiquait avec bienveillance et sentait vivement jusqu'au moindre trait parti du cœur. De ce côté aussi commença une amitié qui a duré des années ; car, je dois le dire, j'ai trouvé des *amies* et des *amis* ; les femmes ne sont pas aussi jalouses les unes des autres qu'on veut bien le prétendre.

A cet attrait s'en joignit bientôt un autre. Miss Osborn, professeur d'Anglais, s'étant prise d'affection pour moi, voulut m'enseigner sa langue ; j'allais donc assister, trois fois par semaine aux leçons qu'elle donnait à l'institution. Mes progrès étaient rapides, car la syntaxe de la langue anglaise est jeu d'enfant auprès de la syntaxe de la langue allemande. Mes parents étaient heureux de cette bonne fortune. Tous les deux auraient voulu me donner le plus de talents et de savoir possible. Et chaque jour développait en moi l'amour de l'étude, l'amour du travail, si fécond en vraies jouissances. Si ma pauvre mère avait eu seulement un peu de santé, je me serais trouvée parfaitement heureuse, au grand étonnement d'Isaure, qui ne pouvait comprendre que je ne maudisse pas à chaque instant le sort qui m'était fait. Mon père aussi, constamment et utilement occupé, paraissait ne pas regretter le passé ; et mon angélique mère, malgré ses souffrances, maniait l'aiguille toutes les fois que des crises affreuses lui laissaient quelque répit. Cette grande loi du travail, dont l'homme ose se plaindre, est un des bienfaits de Dieu. Par le travail, douleurs corporelles, douleurs de l'âme s'adoucissent, et le sentiment de l'utilité dont on est aux siens en allège le pénible fardeau.

Mais la coupe d'amertume n'avait encore été qu'effleurée, et nous étions condamnés à la vider jusqu'à la fin.

Au commencement de l'année 1823, la mort enleva un homme de bien, un ministre habile ; notre protecteur *ami*, M. le comte de Montalivet. En 1819, il avait été rappelé à la chambre des pairs sur les instances de M. le duc de Cazes ; mon père avait eu alors l'honneur de le voir deux ou trois fois. Sa perte nous coûta des larmes sincères. Hélas ! plus nous avançons dans la vie, plus il se fait de vide autour de nous ; ceux qui nous aiment et que nous aimons disparaissent de ce monde, et il ne nous reste, trop souvent, que des inimitiés d'autant plus cruelles qu'elles éclatent dans le sein des familles mêmes. Nous n'avions, à Paris, qu'une seule parente, et cette parente était notre ennemie !

Un jour, jour malheureux ! une assignation d'huisier fut remise à mon père. Vingt ans auparavant, ma mère avait payé au mari de cette parente, sans en tirer de reçu, une somme de trois cents francs ; c'était cette même somme que la veuve réclamait aujourd'hui par voie judiciaire : elle n'aurait pas osé la redemander en face à ma mère. Si j'entre dans ces tristes détails, c'est que le procès qui eut lieu pour une si misérable affaire, nous coûta deux années de chagrins amers, hâta les progrès de la maladie mentale née des souffrances endurées en Russie par mon père et compléta notre ruine.

Aussi longtemps que mon oncle, le général G... avait vécu, les biens patrimoniaux de ma famille maternelle étaient restés indivis ; mais il laissait, après lui, une veuve et un mineur, et il avait fallu procéder au par-



tage. Le plus mauvais lot, sous le rapport pécuniaire, était échu à ma mère; mais ce lot, c'était la maison paternelle. Un de ses plus doux rêves était d'y aller finir ses jours, auprès de sa sœur et de ses nièces qui l'habitaient. Pour soutenir le procès qui nous était intenté, il fallut hypothéquer cette maison; plus tard, il fallut la vendre pour acquitter la dette ainsi contractée; et ma tante, mes cousines durent quitter la demeure où elles étaient nées.

Tant de secousses, venues coup sur coup, augmentaient les souffrances de ma pauvre mère; mon père, justement irrité, passait une partie de sa vie à rédiger des mémoires, dans lesquels il montrait l'indignité de l'attaque qui augmentait les tourments dont notre vie était remplie. Lorsqu'il ne restait pas toute la journée au Palais, il ne cessait d'aller et venir dans ma chambre, qui servait de passage pour aller dans celle de ma mère. Cette chambre était aussi mon cabinet de travail. Installée avec ma petite table auprès de l'une des fenêtres, je n'avais pour entourage qu'un paravent. De ma place, j'entendais les plaintes de ma mère auprès de laquelle je courais souvent, les plaidoiries que faisait mon pauvre père et ses allées et venues incessantes; il fallait pourtant, en dépit de tous ces obstacles, travailler. Je n'avais rien de commencé ni de préparé; les premiers mois de l'hiver avaient été

si rudes pour ma mère, que j'avais à peine suffi aux soins qui lui étaient nécessaires. Depuis l'arrivée de l'assignation, mon père n'avait pas songé à me chercher quelque ouvrage à traduire; mais, chose singulière, un je ne sais quoi bouillonnait en moi; il me semblait que j'avais une composition à faire. Quoi? je l'ignorais moi-même. Miss Osborn m'avait procuré un roman anglais dont elle faisait grand cas; je n'avais pas eu le temps d'ouvrir les deux gros volumes; un jour je les pris machinalement et je commençai à lire. Peu à peu, mon esprit se détacha de ce que je lisais; quelques idées, d'abord vagues, se présentèrent; je fermai le volume, et pour la première fois je sentis le plaisir que donne l'inspiration. En peu de minutes, tout un drame se déroulait dans ma tête, le caractère de mes personnages se dessinait; je voyais un point de départ, un but d'arrivée... La voix de ma mère qui m'appelait rompit le charme, non pas complètement, car le reste du jour je poursuivis mon idée, ou plutôt je fus poursuivie par elle, au milieu même des occupations les plus vulgaires... Le lendemain je prenais la plume, et j'écrivais sans hésiter les premiers chapitres de *Henri ou l'homme silencieux*.

S. ULLIAC-TRÉMADEURE.

## LE DROIT D'AINESSE

Nouvième article.

Saint-Omer, juin 18...

LETTRE D'EDMOND A OCTAVIE.

« Ma bonne et bien-aimée sœur,

« Qu'il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble! les lettres ne suppléent qu'imparfaitement à une bonne conversation et, depuis que je suis à Paris, mes lettres, je l'avoue, n'étaient que des billets. Je viens réparer ce qui n'était pas une négligence, crois-le bien, mais une nécessité: le temps fuit à Paris; maintenant, que me voici installé, au courant de mes études, familiarisé avec la vie que je vais mener pendant quatre ans, je puis prendre une récréation et venir m'entretenir avec toi, ma sœur et ma meilleure amie. D'ailleurs, j'ai vu dans tes dernières lettres un sentiment d'inquiétude; tu voudrais me le cacher, mais je te connais trop bien et t'aime trop fort pour ne pas le deviner.

« Eh bien! je te réponds: rassure-toi. Je connais les dangers de Paris, ils sont réels, mais le remède est à côté du mal. Paris est la ville des plaisirs, des spectacles, des fêtes, c'est vrai; mais c'est la ville des études et la ville des bonnes œuvres. Elle a des cafés qui ressemblent au palais d'Aladin, des spectacles où tout est charme et péril, des promenades

qui jouent la nature, c'est dans ces lieux de plaisir que s'évapore le temps et que se dissolvent les bons sentiments; mais si tu savais, Octavie, que d'autres attraits plus nobles Paris renferme en son sein! Si tu voyais cette bibliothèque de Sainte-Geneviève, aux grandes salles harmonieuses, calmes, recueillies, où tout invite à l'étude, depuis les rayons de chêne pliant sous le poids des volumes, jusqu'aux tables entourées de têtes courbées et attentives! la passion du travail naitrait là au cœur le plus mou et le plus paresseux. Si tu voyais nos conférences de Saint-Vincent de Paul, composées de jeunes gens si bons, si zélés, si pieux, tu comprendrais que la passion de l'aumône doit naître dans le cœur le plus froid et le plus indifférent! C'est là que j'ai trouvé des amis et non des camarades, des amis qui ne me prêchent jamais, mais qui m'exhortent à bien faire par l'exemple. Si tu assistais aux conférences de Notre-Dame, si tu voyais la fleur de la jeunesse française assise aux pieds de la chaire et suspendue aux lèvres de l'orateur sacré; si tu avais assisté à la communion de Pâques, si comme nous, et comme les disciples d'Emmaüs, tu avais senti ton cœur tout brûlant, oh! tu ne t'étonnerais pas de voir les légèretés de la jeunesse remplacées par le désir sérieux du bien. Voilà, chère Octavie, les appuis que j'ai trouvés à



Paris, et tu comprends que, n'étant pas venu dans la grand' ville avec cet instinct de curiosité qui conduit presque inévitablement au mal, je n'ai pas eu beaucoup de peine à me garder des erreurs que, peut-être, tu redoutais pour moi. Juge, ma sœur, si je suis bien gardé, puisque le bon Dieu m'envoie le travail, la charité et l'amitié, pour me servir d'anges tutélaires ! Et puis, ton souvenir, Octavie, plane toujours sur moi ! Voudrais-je te contrister ? Ne sais-je pas que la seule manière de payer ton dévouement et ton sacrifice, c'est de me conduire en homme de cœur ? Compte sur moi à toujours ! penses-tu que j'ignore tout ce que nous te devons, nous orphelins sur qui tu as veillé avec un amour si tendre ? Si Francine oublie la dette, je payerai pour elle, je te payerai par l'amitié et la confiance et en ne te donnant jamais un instant d'inquiétude. Rassure-toi donc, encore un coup : je suis heureux, dans le présent, par l'étude, par les joies permises, par ton affection ; je serai heureux plus tard en vivant avec toi, en pratiquant l'art que j'aime et que je veux approfondir, et j'espère bien connaître tous les autres bonheurs, le mariage, la paternité et même les plaisirs de la vieillesse. Je veux tout, mais en temps et lieu. Tu ris ? Tu n'as plus peur, n'est-ce pas ? et tu dis : Ce que Dieu garde est bien gardé !

» Je n'ai pas de camarades, je te l'ai dit, mais j'ai deux amis, Stéphane et Adrien. Je les ai connus tous deux aux cours, où ils sont assidus (assiduité de bon augure pour tout le reste), ils m'ont introduit à la Conférence, dont ils sont membres très-actifs, et Adrien, qui est le plus lettré des deux, m'a conduit au cercle du Luxembourg, où je lis les revues et les journaux. J'ajouterai deux mots qui achèveront de te rassurer : je ne lis pas de romans, parce que je n'ai pas de temps à perdre ; et je ne vais pas au spectacle parce que je me souviens de la recommandation de Chateaubriand à Ozanam. Je n'ai pas l'orgueil de me croire plus éclairé que l'auteur des *Martyrs*, ni plus à l'abri que le fondateur des Conférences.

» Adieu, ma sœur chérie, ma bonne Octavie, écris-moi longuement, tiens-moi au courant de tout ce qui se passe autour de toi ; donne-moi des nouvelles de Francine, qui ne m'écrit jamais. Es-tu contente d'elle ? j'ai peur que non. Un baiser à Paul de la part de son oncle de Paris. Adieu encore et mille tendresses de cœur.

» Ton frère dévoué,  
EDMOND. »

La bonne lettre ! oui, j'étais inquiète et me voilà rassurée, il a pris le bon chemin, il goûte le bien, il sera heureux ; ne me serait-il pas permis de mourir maintenant ? La tâche n'est-elle pas accomplie ? Il reste Francine..... mais que puis-je et que suis-je pour elle ? je la vois rarement, elle ne veut pas de mes conseils, ma présence la gêne ; je ne suis pas son amie, et ne veux pas être sa complice, car le flatteur n'est-il pas le complice des fautes qu'il approuve ? Je plains Raymond.

Saint-Omer, août 18...

Les échos du monde ne m'arrivent guère que par Fanny, et quoiqu'elle soit de nature délicate et discrète, elle ne peut s'empêcher parfois de me parler de Francine, de ses fêtes, de son luxe, et de gémir à

la fois sur ce nom qu'elle compromet, sur le mari qu'elle afflige, sur cet enfant qu'elle abandonne. J'entrevois à travers ses réticences que le public croit Raymond malheureux et que Francine apparaît à tous égoïste et légère. On la juge avec un redoublement de sévérité depuis qu'elle n'est plus protégée par la présence de son beau-père et de Joséphine ; ses dépenses scandalisent ceux mêmes qui en profitent ; ses plus assidus courtisans sont aussi ses plus rudes détracteurs, et les femmes, qui n'aiment ni sa beauté, ni son élégance, la jugent avec une rigueur bien voisine de l'injustice. Qui la défendra ? qui la sauvera ?

Elle occupe toute la ville, une petite ville, il est vrai, et elle ignore encore combien c'est un grand malheur que d'attirer sur soi l'attention du vulgaire. Le cheval anglais qu'elle monte avec tant de grâce, la belle voiture avec un attelage de race, un cache-mire bouton-d'or nouvellement acheté, une fête à la vénitienne donnée dans son beau jardin aux bords de l'Aa, certes, voilà de quoi défrayer les conversations d'une ville de province. Parfois les indifférents me parlent d'elle et croient bien faire en la blâmant sourdement, sous le charitable prétexte qu'on s'étonne de ne pas me voir chez elle, dans ses réunions, mais ces bénignes méchancetés n'atteignent pas le but : elles me révoltent, et quand il s'agit de défendre ma sœur, je sens qu'elle est de mon sang, qu'elle a porté mon nom et qu'elle a dormi sur mes genoux !

Avec Fanny, il m'est permis de m'épancher un peu, mais néanmoins, ces confidences ne sont bonnes et sûres que dans le sein de Dieu. Quand je me suis épanchée, c'est-à-dire quand je me suis plainte, ne me reste-t-il pas toujours au fond de l'âme un sentiment de tristesse plus amère ? il semble que je l'ai trahie, elle, mon enfant !

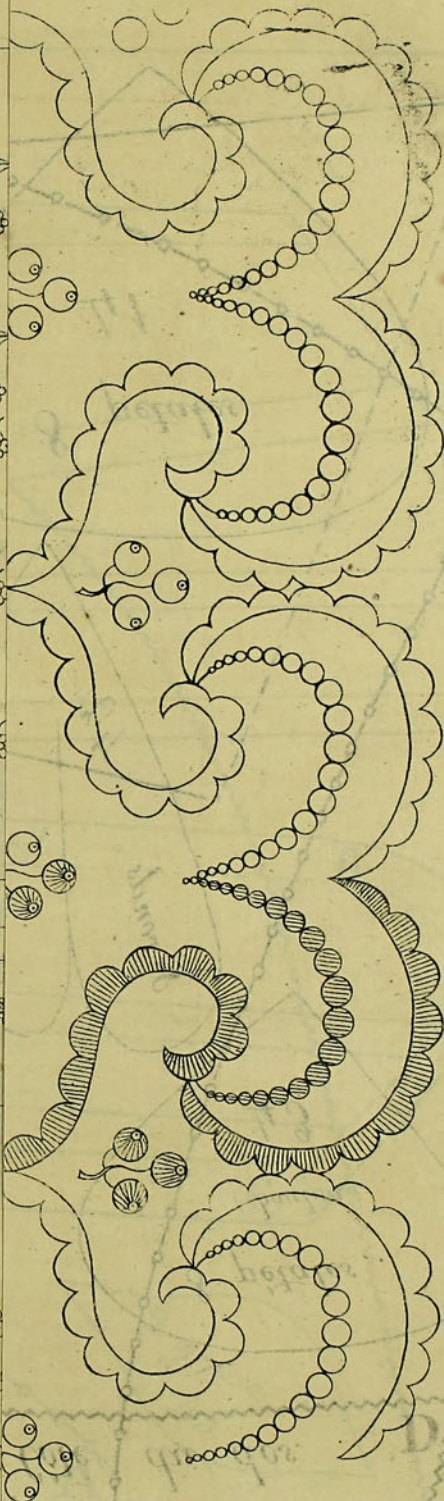
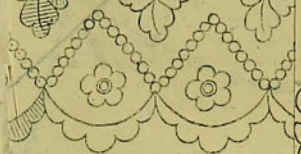
Saint-Omer, octobre 18...

Edmond est de retour. Oh ! oui ! il est toujours le même et dorénavant je serai tranquille. Je l'ai trouvé changé, c'est-à-dire que l'adolescent s'est fait homme, que ses traits, moins arrondis, ont pris un contour grave et une expression ferme et sérieuse, que la pâleur du travail a remplacé les fraîches couleurs de la jeunesse, que ses manières, en restant simples, ont pris plus d'aplomb ; mais par le cœur il est toujours le même, et il a raison de ne pas changer. J'ai retrouvé dans l'homme la tendresse de l'enfant. Quelqu'un a partagé la joie que me cause le retour d'Edmond : ce quelqu'un c'est mon autre frère, c'est Raymond. Il comprend, il éprouve tous les sentiments de la famille ; en épousant Francine il s'est fait réellement notre frère, et, si elle l'avait voulu, nous eussions été unis par les plus doux liens de confiance et d'amitié, mais le cercle de famille ne peut se former, puisque celle qui en forme le nœud le brise sans cesse et s'envole vers d'autres plaisirs... Hier, Raymond, pour célébrer les vacances de notre cher étudiant, nous avait invités à dîner, nous assurant du plaisir qu'aurait Francine à nous recevoir. Fanny et son mari devaient être des nôtres.

Je fus surprise en entrant dans le salon de ma sœur de la voir en habit de cheval, un feutre empanaché sur la tête et une cravache à la main. Elle sourit de ma surprise et me dit d'un ton dégagé :



9



15



ele

15





Octobre 1860.

# JOURNAL DES DEMOISELLES

Boulevard des Italiens, n°1.

Fond de la capote 27

Cette partie doit être froncée

Ornement de la Capote 29

moitié du bandelet de la Capote 28

Corsage de petite fille 21

devant 21

partie froncée

houllon de la manche (moitié) 36

manche 35

l'éc du dos 34

Manche 35

Borte 25

des 33

Explication des Signes

- Orange
- Noir
- Rouge
- Rose
- Blanc
- Bleu
- Bleu foncé
- Jaune
- Vert

bonnet de nuit 38

bonnet de nuit 39

Manche 24

Corsage 23

Côte du dos 23

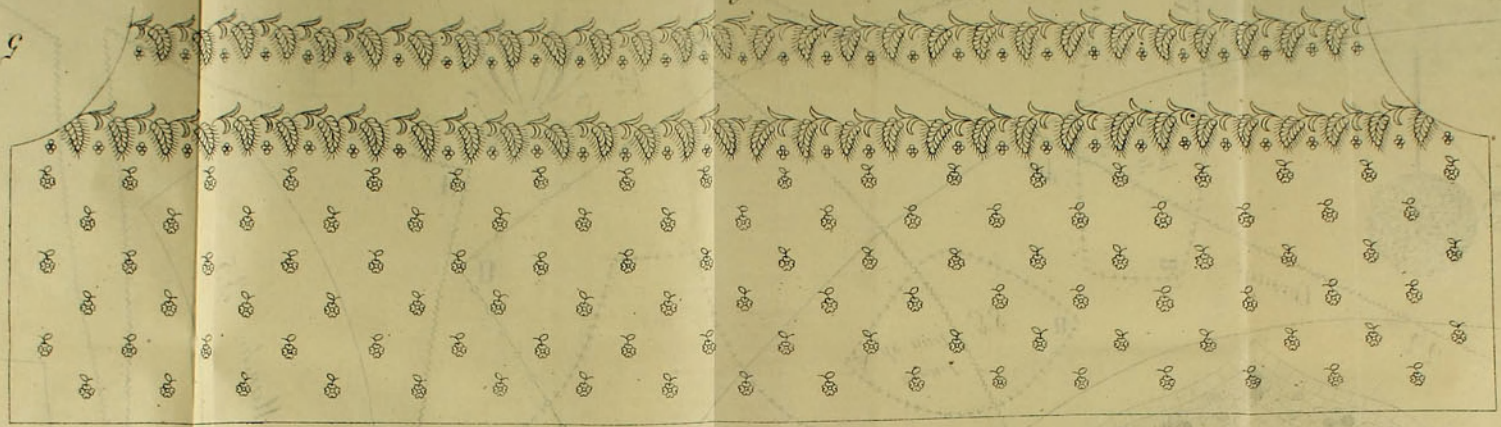
8 pétales (boulon) 43

8 pétales 41

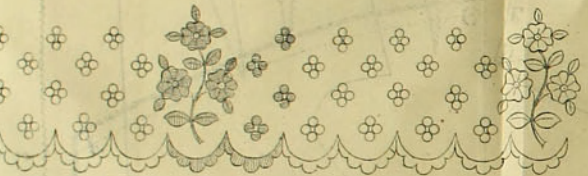
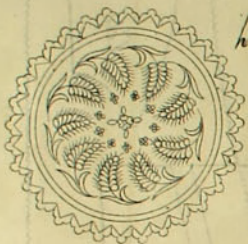


6

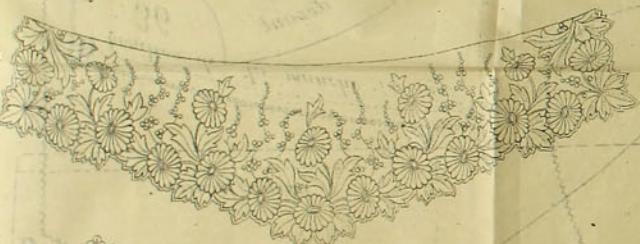
5



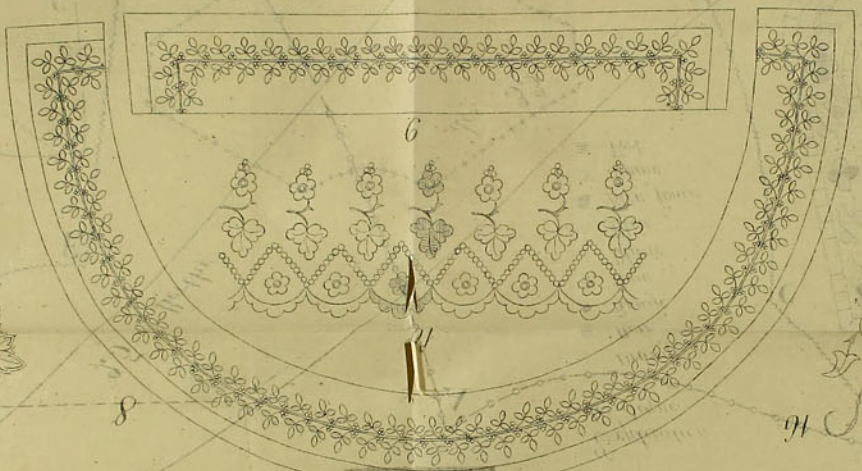
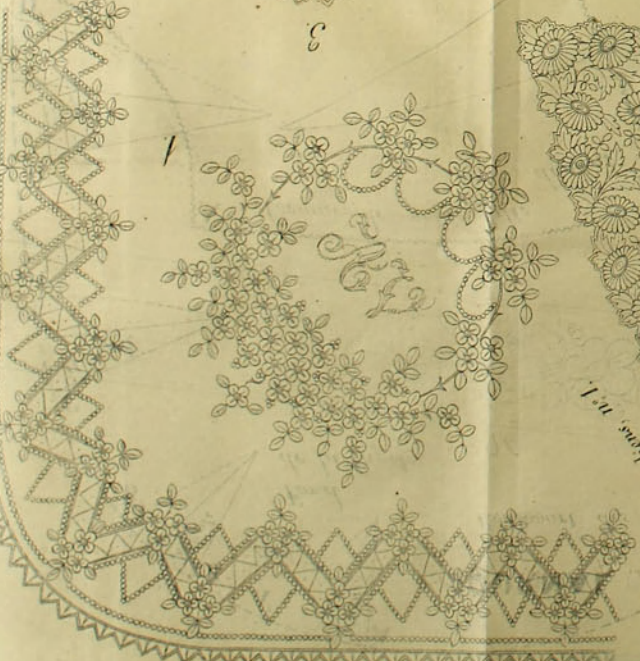
2



4



3



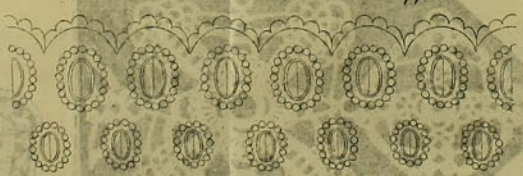
9



8



11



9

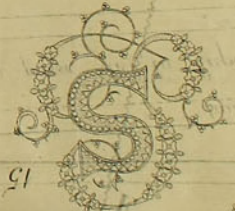
12

18

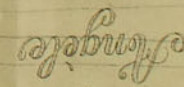


16

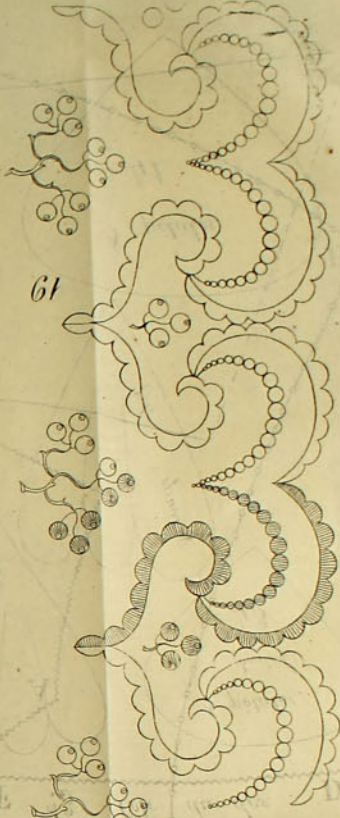
15



13



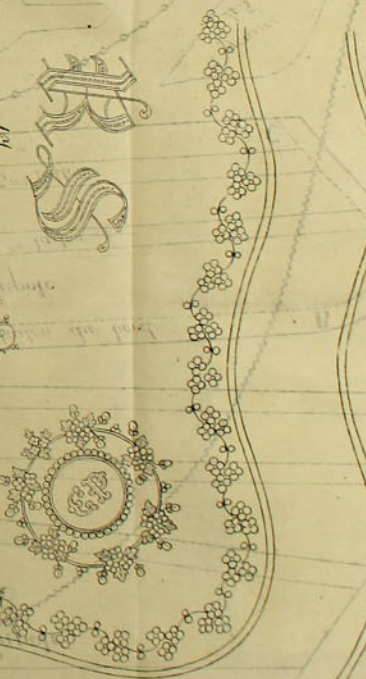
19



17



14



Boutique des Indes n. 1

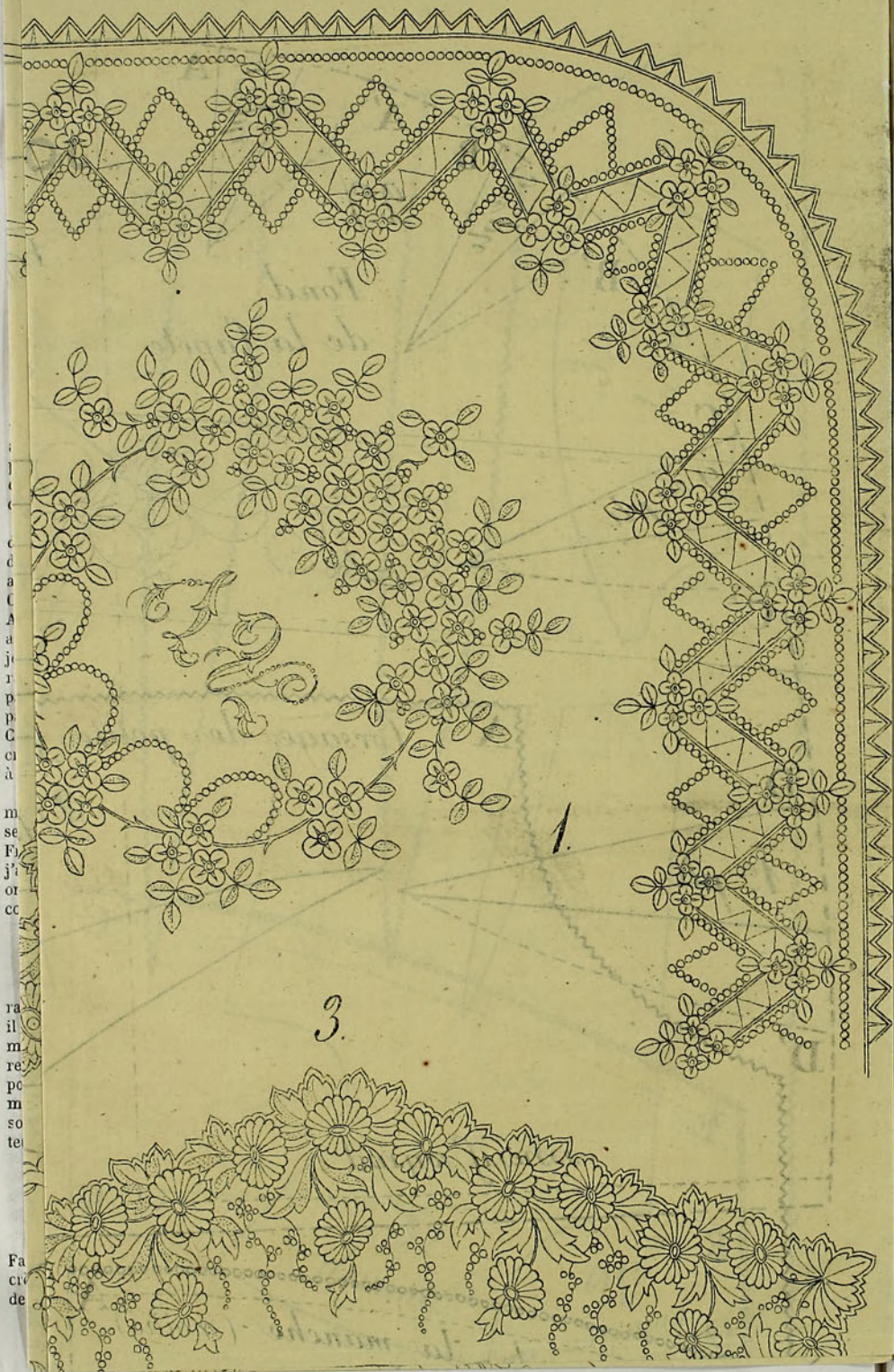
DES DEMOISELLES

Ayuntamiento de Madrid

Octubre 1860

JOURNAL







« Entre parents, il ne faut pas de cérémonies, n'est-ce pas, chère Octavie? aussi ai-je pensé que tu voudrais bien me remplacer et faire les honneurs de la maison. — Mais toi, Francine, où vas-tu? — Au camp d'Helfaut; c'est une partie qui était organisée depuis plusieurs jours avec madame L... et madame D... j'avais oublié de le dire à Raymond. Tu m'excuseras auprès de Fanny... Voilà qu'on amène Myrrha. »

En achevant ces mots, elle me quitta et descendit lestement les degrés en relevant sur le bras la queue flottante de sa robe. Un groom tenait par la bride la belle Myrrha, qui tourna la tête en entendant le pas léger de sa maîtresse; ma sœur se mit en selle, jeta un baiser à Paul qui la regardait d'une fenêtre, et partit au grand trot, suivie d'un autre domestique. J'étais embarrassée et triste de cette escapade, mais je pris sur moi pour tâcher de pallier aux yeux de Fanny le manque d'égards de ma pauvre sœur.

Le dîner se passa assez bien, quoique une pensée de tristesse ou de blâme dominât tous les convives, et, après le dîner, les enfants de Fanny se dispersèrent dans le jardin; leur mère les suivit et je me promenai au bord de la rivière entre mes deux frères. Edmond nous quitta pour une partie de billard avec ses cousins, et je restai seule avec le mari de ma sœur. « Que pensez-vous de Francine? me dit-il brusquement, et comment excuserez-vous ce manque d'égards envers nous tous?... Je vous avoue, Octavie, que ma patience est à bout : la coupe est près de déborder.... »

Le ton concentré qu'il eut en me parlant, l'expression sévère de son visage, m'effrayèrent; j'essayai, de mon mieux, d'excuser Francine et je finis par en appeler à son amour pour elle. « Sans doute, je l'aime de toute mon âme, me dit-il, mais comment y répond-elle? elle délaisse ma maison, elle abandonne notre enfant à des mains étrangères, elle a obligé mon père et ma sœur à nous quitter; ses affections et ses pensées ne sont pas en harmonie avec les miennes. Est-ce là aimer? Quel avenir nous prépare-t-elle à l'un et à l'autre?... Absorbée dans ses plaisirs, elle ne s'aperçoit pas que je souffre et que mon cœur et ma dignité sont également blessés. — Parlez-lui, dis-je. — Eh! ne l'ai-je pas fait, et n'est-elle pas insensible à toute autre voix qu'à celle de la vanité? je ne parlerai plus, je prendrai un parti.... — Mon Dieu! que voulez-vous faire, Raymond? — Je lui ôterai son enfant! dit-il avec violence, elle n'est pas digne d'être mère! »

En achevant ces mots, son visage se couvrit de larmes, je pleurai aussi. Paul, en ce moment, accourut à notre rencontre; je le pris et je le mis dans les bras de son père : « Elle est si jeune, lui dis-je à demi-voix, et vous l'avez un peu gâtée. Pardonnez-lui donc pour l'amour de cet enfant qui lui ressemble. Votre père et Joséphine vous en prieraient aussi. »

Il ne répondit pas, mais je crois qu'en son cœur les lettres de grâce étaient scellées.

Saint-Omer, janvier 18...

Les lettres de Joséphine et celles de mon cher Edmond sont l'unique événement de ma solitude; je les suis de loin, elle dans sa bonne ville de Lyon,

1860. VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — N° X.

occupée de ses bonnes œuvres; lui plongé dans l'étude et se préparant à l'avenir par le travail, la prière et la charité. Je n'ai de bonheur qu'en lui, car Francine est la blessure secrète de mon cœur, l'objet d'une inquiétude incessante. Je la vois peu, et moins encore Raymond; je crains les confidences qu'il pourrait me faire, et qui, sans le consoler dans ses peines, pourraient amollir mon âme et troubler ma conscience. N'est-il pas écrit quelque part qu'il faut porter son âme entre ses mains comme un vase fragile! Oh! oui, bien fragile!

Saint-Omer, février 18...

Ce matin, j'ai reçu un mot de Raymond, qui me priait de venir voir Francine qui, disait-il, était bien malade. J'y courus; elle avait une forte fièvre, le pouls animé et la poitrine oppressée. L'alarme était dans la maison, et la femme de chambre me dit tout bas : « Madame a pris froid en sortant du bal, le médecin sort d'ici, il paraît bien inquiet... »

Hélas! tout est à craindre! je me suis établie auprès d'elle; absorbée par le mal elle ne reconnaît personne et ne parle que pour se plaindre... Quoi! la mort plane sur cette jeune vie! O Dieu de bonté! épargnez-la; prenez celle qui est fatiguée du chemin, qui n'est utile à personne... laissez les longs jours à cette enfant qui les désire!...

Saint-Omer, février 18...

Nous sommes au comble de l'inquiétude; elle est très-mal, et je reconnais sur son visage ces symptômes que j'ai trop appris à connaître. Sa santé, altérée par les fêtes et les fatigues de l'hiver, n'a pu résister à une dernière imprudence, et, dans la fleur de l'âge et de la beauté, épouse chérie, mère heureuse, elle s'avance vers le tombeau! Ma sœur, mon enfant, si ma vie pouvait racheter la tienne! si ma vie pouvait t'obtenir quelques heures de connaissance et de raison pour le salut de ton âme, oh! que je la donnerais volontiers! jamais plus de larmes ni de prières ne furent versées au pied d'un lit d'agonie...

Saint-Omer, mars 18...

Une seule prière a été exaucée; mais à quel prix, hélas! dominée par la fièvre, Francine n'avait pas sa raison depuis plusieurs jours, elle ne parlait que pour se plaindre ou pour adresser des paroles incohérentes à des êtres qui n'étaient visibles que pour elle. Je ne l'avais pas quittée d'une minute, ni Raymond non plus, et sa douleur désespérée faisait mal. Nous étions auprès d'elle, lorsqu'après un assez long sommeil, elle s'éveilla et fixa sur nous des yeux calmes et abattus par la souffrance. « J'ai été bien malade, dit-elle avec peine; quels songes affreux! et puis elle chercha du regard : — Où est Paul? il y a si longtemps que je ne l'ai vu! »

Raymond avait couru, il rapporta l'enfant et le plaça sur le lit de sa mère. Le pauvre petit jeta les bras autour de son cou, et lui dit en pleurant : « Ma petite maman, comme tu es pâle! tu vas aller auprès du bon Dieu? eh bien! prends-moi avec toi! »

Francine parut frappée de stupeur à ces paroles innocentes et cruelles, que l'enfant avait entendues,



qu'il répétait ingénument et qui révélait à sa mère l'excès de son danger. « Je suis bien mal demandée-t-elle en nous interrogeant des yeux, avec cette fermeté qu'elle tient de sa mère. Je suis bien mal? »

Raymond lui répondit en l'embrassant et en s'efforçant de lui sourire : moi, je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer. Elle me regarda avec attention, et ne dit plus rien. Quand le médecin arriva, elle voulut rester seule avec lui ; je revins auprès d'elle, elle me parut plongée dans une sombre méditation. « Octavie, me dit-elle, c'est fini, je vais mourir... j'ai exigé du médecin qu'il me dit la vérité, et il l'a fait... Je n'ai pas vingt-quatre ans, et je vais mourir ! N'est-ce pas affreux?... »

Je l'embrassai et je lui dis : « Dieu peut te conserver à la vie, mais il faut le lui demander avec un cœur soumis, ne veux-tu pas t'unir aux prières que nous faisons pour toi? »

Un sourire indicible, où la fierté se lisait encore, contracta ses lèvres : « Je te comprends, dit-elle, tu voudrais que je reçusse la visite de notre curé? — Chère Francine, la consolation n'est que là. — Eh bien ! fais-le venir. »

Elle n'en put dire davantage, mais je profitai aussitôt de la permission, j'écrivis un mot au curé, et je me rassais près d'elle. Elle était silencieuse, étouffant même les sourdes plaintes que lui arrachaient ses douleurs, mais son pâle visage exprimait les combats de son âme. Elle luttait contre cette sinistre pensée de la mort, redoutable pour tous, affreuse à vingt ans. Que se passait-il dans son cœur? était-ce le regret du passé, la crainte de l'avenir, les ténèbres de ce monde inconnu où Dieu l'attendait, qui faisait trembler son corps et imprimait à ses traits, encore beaux sous la pâleur de la mort, quelque chose d'étrange et de terrible? J'essayai de lui parler, mais en vain ; son mari n'obtint également aucune réponse. Il semblait que son âme, roidie par une révolte intérieure, ne fût plus sensible à notre douleur et à notre affection.

Le curé arriva et, d'un geste, elle nous fit comprendre qu'elle voulait rester seule avec lui. Hélas ! le médecin du corps l'a condamné, mais le médecin de l'âme, que fera-t-il? n'est-ce pas la paix et le salut qu'il a apportés dans cette maison?...

Leur entretien fut long ; enfin, on nous rappela. Au premier coup d'œil, je vis qu'elle était plus calme, un faible sourire même entr'ouvrit ses lèvres et elle tendit à son mari une main qu'il inonda de pleurs : — Mon ami, dit-elle, je vais te quitter : j'ai eu bien des torts, mais je sais que tu me les pardonnes, et que tu te souviendras avec amour de ta pauvre petite femme, quoiqu'elle ne t'ait pas rendu aussi heureux que tu le méritais....

Elle s'interrompit : la souffrance brisait sa voix : — Oh ! que j'ai mal employé la vie ! reprit-elle enfin, Dieu fait bien de me la reprendre ; mais ce bon prêtre m'a dit que si je fais du fond du cœur le sacrifice de ma vie, je serai pardonnée.... »

Nos larmes l'empêchèrent de continuer. Je retrouvais en elle l'âme de sa mère ! Oh ! que Dieu est grand, est riche en miséricorde ! « Vous me pleurez, dit-elle encore, que vous êtes bons tous deux... ma chère Octavie, je te le jure mon fils... dis ? le veux-tu ? »

Je l'embrassai avec une tendresse qui débordait de mon cœur et qui étouffait ma voix ; elle me comprit

et me serra la main. Elle ne pouvait plus parler : le mal allait croissant, la nuit fut terrible ; mais au milieu de ses souffrances, elle avait demandé un crucifix, elle le serrait fortement, et nous voyions ses lèvres mourantes baiser les plaies sacrées du Sauveur. Ce fut au milieu de cette nuit, parmi les plus cruelles angoisses qu'elle acheva sa confession et qu'elle reçut les dernières onctions et le saint Viatique. Quelle foi et quel amour Dieu avait versés dans ce jeune cœur en retour d'une simple adhésion à sa volonté sainte ! Elle a consenti à la mort, et soudain elle est comblée des dons les plus précieux, de ceux qui assurent l'immortalité bien heureuse. Dès que le mal lui laissait un intervalle de repos, elle nous parlait dans les termes les plus tendres, n'oubliant personne et nous léguant à tous une image touchante d'elle-même, dont l'éternel regret empoisonnera le reste de notre vie. Elle pria Raymond de demander pardon pour elle à monsieur Thurel et à Joséphine, elle me recommanda encore son fils, et voyant près de son lit sa femme de chambre, elle lui dit qu'elle était fâchée de lui avoir donné de mauvais exemples de vanité et de coquetterie. Il semblait que dans cette lutte suprême, son intelligence eût grandi, elle voyait clair dans sa conscience, dans la conduite de Dieu à son égard, et elle n'avait que des paroles de bénédiction pour la main paternelle qui l'enlevait au monde et aux dangers qui menacent toute chair.

Vers le matin, la dernière lueur d'espoir était perdue ; le curé dit les prières des agonisants, et comme elle éprouvait un sentiment d'inquiétude sur l'emploi de sa vie, il lui dit en montrant le Christ crucifié : « Espérez, ma fille, en Celui dont tous les mérites vous appartiennent ! » Elle comprit et sourit doucement....

Les cris de Raymond que l'on entraînait m'apprirent que tout était fini ; je sortis aussi de la chambre funèbre, et Paul effrayé vint se jeter entre mes bras...

Saint-Omer, septembre 18...

Six mois se sont écoulés depuis la mort de Francine, six mois de deuil et de douleur constante. J'ai vu mourir ; le chemin de ma vie, comme une nef d'église, a été tracé entre deux rangées de tombeaux, mais rien dans le passé ne m'a fait une impression aussi vive, aussi poignante que la mort de cette enfant frappée au milieu de ses joies ; fleur brillante moissonnée avant le soir, et dont l'âme, au dernier instant, avait revêtu une splendeur imprévue qui la préparait aux noces éternelles. Elle n'est plus, elle, si jeune, si gaie, si heureuse de vivre, et ceux qui depuis longtemps sont lassés du joug qui pèse sur les enfants d'Adam, ceux-là ont vu s'incliner cette tête, se faner ces roses, disparaître à jamais cet être si beau et si cher ! Je l'ai vue au lincoïl : le calme profond de la mort avait rendu à ses traits leur pureté, en y mêlant toutefois une gravité inexprimable ; et je ne sais pourquoi, en la voyant ainsi, je me souviens de sa jeune tête innocente et sérieuse, le jour de sa première communion. Maintenant, son enfant joue auprès de moi, comme elle y jouait elle-même. En entendant ses cris joyeux dans le jardin, il semble que rien ne soit changé... rien ; seulement une génération a déjà passé, et je demeure seule sur le tombeau de tous les miens.



Raymond ne pouvait vivre ici : il a demandé un emploi en Algérie ; il est à Constantine, et il m'écrit souvent des lettres qu'un seul souvenir anime... Ah ! je le comprends ! si Francine avait vécu, ils eussent été désormais si heureux !

Les lettres d'Edmond, celles de Joséphine font mes uniques distractions ; je m'occupe de mon pauvre petit Paul avec une sollicitude, qu'on trouve trop inquiète, mais il est orphelin et il m'est confié. Il s'est attaché à moi, et dès que les larmes facilement consolées de l'enfance ont cessé de couler, il n'a plus parlé de sa mère. Je lui en parle souvent, mais elle n'est déjà pour lui qu'un souvenir vague, qui se perd dans les brouillards de son court passé. Il voudrait me nommer *maman*, il y a dans ce nom une espèce d'usurpation qui me fait mal...

Saint-Omer, août 18...

Edmond vient de passer son dernier examen de la manière la plus favorable, il revient, il ne me quittera plus. Voilà une éclaircie dans l'horizon. Nous arrangeons la maison, Paul est tout joyeux, et la pauvre vieille Véronique retrouve des forces pour aider à arranger la chambre du maître qu'elle a vu enfant.

Saint-Omer, octobre 18...

Après des jours, après des mois de tristesse, voici enfin quelques moments plus sereins. Edmond est fixé pour toujours dans sa ville natale, et je reprends aux douces habitudes d'une vie en commun, où tout est en harmonie, les opinions comme les sentiments. C'est un contentement inespéré d'entendre, dès le matin, la voix et le pas de mon frère dans notre maison si longtemps solitaire, de le regarder à table vis-à-vis de moi, de le voir s'occuper de Paul et, le soir, quand l'enfant est couché, de causer à cœur ouvert du passé si long pour moi, de l'avenir si long devant lui.

Tous les vœux de bonheur que j'ai pu faire pour moi, je les forme pour lui, et j'espère que je serai exaucée. Il est jeune, bon, intelligent, la faveur publique semble venir au-devant de lui... tous les augures semblent prospères... un de nous, au moins, n'a-t-il pas droit à quelque félicité ?

Les lettres de Raymond sont toujours profondément tristes ; son cœur est en deuil et ne s'égaye pas. Seulement, il s'occupe beaucoup de Paul, et il a paru ressentir une vive satisfaction en recevant une petite lettre que l'enfant avait griffonnée sous la dictée d'Edmond. Je tiens registre, pour le pauvre père, des hauts faits de son fils, et vraiment, ces détails intimes, les plans d'éducation, les conseils que je demande et que je reçois, forment entre nous une correspondance suivie.

Saint-Omer, avril 18...

J'avais recouvré un peu de paix, et me voilà toute troublée par une lettre de Joséphine. Que faire ? je consulterai le bon Dieu dans la prière, et ce qui me semblera sa volonté, je l'accomplirai... Avant que de répondre, je veux me calmer, et beaucoup, beaucoup prier.

Lyon, avril 18...

« Ma chère Octavie,

» Je me suis aperçue, et vous aussi peut-être, par les dernières lettres de Raymond, que l'exil commence à lui peser et que, Dieu ayant calmé la première violence de sa douleur, il soupire après les biens qui lui restent : son fils, ses parents et sa patrie. Mon père lui a écrit pour le supplier de ne pas prolonger son séjour en Afrique, lui disant qu'il craint de ne plus le revoir, car à son âge, on ne compte plus par années, mais par mois et par jours, et l'horizon que nous ouvre l'espérance est bien restreint. Plusieurs lettres ont été échangées à ce sujet, et maintenant la pensée de Raymond m'est connue. Me permettez-vous, ma bien chère amie, de vous l'expliquer avec franchise ?

» Mon frère apprécie comme il le doit les soins que vous rendez à son fils, et la pensée que son retour privera l'enfant de ces bontés maternelles, de cette direction si éclairée et si tendre, cette pensée lui est extrêmement pénible. Cependant, il a le légitime désir de ne pas demeurer étranger à son fils. N'y aurait-il pas un moyen de tout concilier?... Octavie, souvenez-vous des souhaits que je formai jadis ! souvenez-vous de ce nom de sœur que je vous donnais alors et que mon cœur vous a toujours conservé ! La beauté, la grâce charmante de notre pauvre et chère Francine entraînèrent loin de vous une âme qui, même alors, vous cherchait sans le savoir dans celle que vous aviez élevée ; aujourd'hui, après une triste expérience et un affreux malheur, le cœur qui devait être votre vous revient... Le dédaignerez-vous ? refuserez-vous Paul pour votre fils, lui qui déjà vous nomme sa mère ?

» J'entends vos objections, tirées encore de votre dévouement ; Edmond ? dites-vous comment ferait-il ? J'ai mon plan tout dressé ; vous ne me prendrez pas en défaut. Si vous acceptez la main de mon frère, nous nous réunirons aussitôt à vous (ce sera le premier bienfait de votre union) et mon père amènera avec lui une de ses petites-nièces dont il est le tuteur. Laurence a dix-huit ans, le plus aimable visage, le plus heureux caractère et de la fortune. Pourquoi ne deviendrait-elle pas madame Edmond ? Réfléchissez à cela, et surtout, chère Octavie, pensez à une famille que vous rendrez heureuse ; vous serez pour mon père un dernier rayon de soleil ; pour Raymond, le lien qui le rattachera à la vie ; pour Paul, la mère qu'il n'a pas connue, et pour votre amie, le lien le plus cher, celui qu'elle a regretté, mais qu'elle espère ressaisir pour toujours. Refuserez-vous ? Je vous embrasse en sœur.

Votre dévouée amie,  
JOSÉPHINE THUREL.

(Ce qui suit dans le manuscrit est de l'écriture d'Edmond.)

Au reçu de cette lettre, ma sœur parut plus silencieuse et plus pensive que de coutume ; elle eut un long entretien avec son confesseur, mais bientôt toutes ses pensées furent absorbées par un autre sujet. Paul tomba malade d'une fièvre rouge de nature mauvaise, et, dès ce moment, Octavie ne le quitta pas d'un instant.



Durant huit jours, elle ne se coucha pas, résistant à mes prières, à mes ordres même, et me disant toujours :

« Il nous est confié, nous en répondons. »

Le huitième jour, je déclarai l'enfant hors de danger; la mort s'était retirée, mais elle l'avait touché de bien près. Quelques larmes coulèrent sur le visage de ma sœur, lorsque je lui appris cette heureuse nouvelle; elle regarda l'enfant qui dormait d'un sommeil paisible où il semblait puiser la vie, puis elle essaya de se lever en disant :

« Je vais aller me coucher aussi... »

Mais elle chancela, et je fus frappé de l'altération de son visage. J'appelai Véronique et l'aide que nous lui avions donnée; elles mirent ma sœur dans son lit, et je revins auprès d'elle. Une idée me vint et me frappa comme un éclair sinistre :

« As-tu eu la scarlatine? lui dis-je. »

— Non, répondit-elle, je ne le crois pas...

— Qu'as-tu fait! m'écriai-je.

— Mon devoir! ne suis-je pas l'aînée? ne m'a-t-on pas confié cet enfant? Il est sauvé! je me livre maintenant aux mains de Dieu d'abord, et puis aux tiennes, cher Edmond. Tu me guériras, si le bon Maître le veut... »

Elle m'obéit, en effet, dès cet instant, avec une docilité d'enfant; mais, je l'avoue, je n'osai pas espérer, et elle-même, je le crois, ne comptait pas sur la vie. Elle pria sans cesse d'un air satisfait et serein, et je l'entendais au milieu de la nuit répéter avec amour :

« Ce que vous voudrez, mon Dieu! et non ce que je veux! »

C'était l'écho de toute sa vie, si simple et si dévouée.

Le second jour de sa maladie, elle demanda et reçut les sacrements avec une dévotion angélique; puis, elle m'appela et me dit :

« Cher Edmond, tu écriras à Raymond et à Joséphine que l'enfant est sauvé. »

Depuis ce moment, elle ne s'occupa plus des choses terrestres; son âme et sa conversation étaient déjà au ciel, elle priait autant que ses forces le lui permettaient, en se servant des paroles de l'Evangile et des psaumes qui lui étaient familiers; quand elle ne pouvait parler, elle regardait attentivement le crucifix et l'image de la sainte Vierge, et quelquefois elle me tendait la main.

Jamais, jamais je n'oublierai son regard ni son sourire! Ma sœur, ma mère, mon amie, Octavie avait pour moi tous les droits, tous les titres qui peuvent exciter dans l'âme la reconnaissance et l'affection!

Je la vis s'éteindre sous mes yeux, sans qu'aucun pouvoir humain pût la sauver; elle mourut du mal que son dévouement lui avait fait contracter au chevet de l'enfant de son adoption, et fidèle à cette loi d'abnégation qu'elle s'était imposée.

Oh! comme elle a noblement accepté ce devoir d'aînée, ce droit au dévouement et au sacrifice, qu'elle rappelait sur son lit de mort!

Nous sommes inconsolables. Raymond la pleure avec nous, plus que nous peut-être; et pour moi, quel que soit le bonheur que le ciel puisse encore me réserver, je n'oublierai jamais ma sœur, ni les exemples de sa foi, ni les leçons que toute sa généreuse vie m'a léguées.

M<sup>me</sup> BOURDON.

## MARGUERITE

### I

#### MARGUERITE.

Il était presque nuit, et la flamme vacillante d'une lampe d'argent, brûlant devant l'autel, répandait dans l'enceinte sacrée cette clarté mystérieuse qui dispose au recueillement. Les colonnes massives de l'antique mosquée, devenue depuis peu l'église chrétienne de Constantine, projetaient leur ombre sur le sol recouvert de nattes de jonc; des arabesques aux vives couleurs, si finement découpées qu'on eût dit une dentelle en relief, faisaient resplendir sur le mur principal, particulièrement éclairé par la lumière de la lampe, les mots arabes, cent fois répétés, qui signifient *la paix, la paix*, et les parfums de fleurs de citronnier et des touffes d'iris qui décoraient l'autel, mêlé aux émanations de l'encens brûlé à la

bénédictio du soir, embaumait délicieusement toute la nef.

Le lieu saint était désert depuis quelque temps lorsqu'une jeune fille y entra. Au vêtement noir qu'elle portait, à son voile de lin plus blanc que la neige, à son maintien modeste, il était facile de la reconnaître pour une sœur de charité. Elle s'avança calme et recueillie, le rosaire à la main, et se prosterna devant l'autel, tandis que la petite porte qui lui avait livré passage se referma comme d'elle-même, après avoir laissé pénétrer, avec une bouffée d'air extérieur, les cris joyeux d'une troupe d'enfants en récréation dans le pensionnat.

Sœur Euphrosine pria longtemps dans ce même temple dont naguère les femmes étaient exclues par la loi de Mahomet.

— Mon Dieu! disait-elle avec ferveur, consolez de mon absence le frère que je chéris, répandez vos bé-



nédic'ions sur ceux que j'ai quittés pour venir à nous, donnez-leur ici-bas la santé et le bonheur, et faites que je les retrouve un jour dans votre sein paternel. Ayez pitié de tous ceux qui souffrent, riches ou pauvres, chrétiens et infidèles, car tous sont vos enfants.

Et pendant qu'elle s'exprimait ainsi dans la simplicité de son cœur, il lui sembla entendre comme un soupir étouffé partant de l'autel de la sainte Vierge. Elle tressaillit involontairement et regarda de ce côté, mais la lampe éclairait si faiblement cette partie de l'église, que sœur Euphrosine ne distingua pas autre chose que le voile de la statue, qui paraissait agité par une brise légère, quoique les portes et les fenêtres fussent fermées avec soin. Elle ressentit alors une de ces terreurs paniques auxquelles les femmes et les enfants sont sujets quelquefois; elle aurait voulu sortir de l'église et rejoindre ses compagnes; une puissance invincible la retenait comme enchaînée à son prie-Dieu; cachant sa tête dans ses mains, elle chercha à se recueillir de nouveau devant le Seigneur, mais, malgré tous ses efforts, son esprit était distrait et son oreille attentive au moindre bruit. Tout demeura silencieux pendant un grand quart d'heure, puis un soupir, plus fort que le premier, se fit entendre, si distinct, que la religieuse ne douta plus de la présence d'une autre créature humaine dans le saint lieu. Elle se leva vivement cette fois, sa raison avait pris le dessus, et, allumant un cierge à la lampe du sanctuaire, elle marcha droit à l'autel de la sainte Vierge. Une petite fille était étendue de tout son long sur le tapis qui en couvrait les marches; le bruit des pas légers de sœur Euphrosine n'avait pu la tirer de son sommeil, mais le rayon de lumière qui tomba subitement sur ses yeux les lui fit ouvrir à demi. L'enfant étendit lentement les bras, quelques mots intelligibles s'échappèrent de sa bouche; puis, se tournant de l'autre côté, elle se rendormit aussi profondément que si elle eût reposé sur une couche moelleuse.

— Mon enfant, dit la sœur en déposant à terre son flambeau et en soulevant dans ses bras la frêle créature, comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Oh ! je dormais si bien ! murmura la petite fille en se frottant les yeux.

— Vous ne pouvez cependant point passer la nuit dans l'église, reprit la sœur, votre mère doit être en peine de vous.

— Ma mère est morte. il y a longtemps, longtemps, plus de trois mois déjà, et, depuis qu'elle est morte, personne ne se met plus en peine de moi, répondit l'enfant tout à fait éveillée.

— Vous n'avez donc pas de père non plus, pauvre petite ? dit la sœur.

— Oh ! si fait, madame, j'ai un père que j'aime bien ? il est parti pour Sétif, afin de gagner de quoi retourner en France, et il m'a laissée avec ma tante Palmire, qui me bat. Elle est très-méchante, ma tante Palmire, et je ne veux plus rester avec elle.

— Mais qui vous nourrira alors, puisque votre père n'est pas ici ?

— J'irai le trouver.

— Toute seule ?

— Oui.

— Vous ne savez pas le chemin de Sétif.

— Je le demanderai aux passants.

— Vous vous perdrez dans le désert, vous serez prise par les Bédouins, ou vous mourrez de fatigue et de misère.

— Eh bien, je mourrai, mais je ne serai plus battue injustement.

Sœur Euphrosine regarda l'enfant, dont le ton résolu contrastait d'une manière étrange avec sa petite voix flûtée. C'était une jolie fille de dix à douze ans, aux yeux grands et doux, aux sourcils bien arqués, à la chevelure abondante et soyeuse, mais si pâle et si maigre, qu'il était aisé de voir qu'elle dépérissait par suite d'une maladie lente ou de mauvais traitements.

— Venez avec moi, chère petite, dit la sœur en lui tendant la main, je vous ferai coucher dans un lit, et nous verrons ensuite ce qu'on pourra faire pour vous.

La petite fille sourit à la religieuse et la suivit sans résistance. Un quart d'heure après elle retrouvait dans la couchette de sœur Euphrosine son sommeil interrompu.

— Chère mère, dit alors la jeune religieuse à madame la supérieure, ne pensez-vous pas que cette pauvre enfant, endormie au pied de l'autel, y a été conduite par la sainte Vierge elle-même, comme pour réclamer le droit d'asile qu'on accordait jadis aux malheureux.

— Ma fille, répondit la révérende mère, cette petite a des parents que nous devons prévenir et qui s'empresseront de la reprendre sans doute. D'ailleurs nos ressources sont bien minces et nos charges bien considérables pour en rechercher de nouvelles.

— Dieu mesure le vent à la toison des brebis, c'est vous qui le dites, ma mère.

— Et ma vieille expérience me l'a prouvé bien souvent, reprit la supérieure; qu'il soit donc fait comme vous le désirez; si cette enfant est vraiment malheureuse auprès de sa tante et que celle-ci veuille y consentir, nous la garderons auprès de nous.

Sœur Euphrosine leva les yeux au ciel pour rendre grâce à Dieu, et, s'étant assise sur un petit banc, près de la modeste couche qu'elle avait cédée à sa protégée, elle appuya la tête contre le mur et s'endormit aussi.

## II

Le lendemain la supérieure et sœur Euphrosine allèrent ensemble chez la tante Palmire, qui vendait du vin et de l'absinthe au coin de la rue Damrémont. A l'aspect de cette grosse fille à la voix rauque, aux manières rudes et communes, dont la toilette, peu décente, offrait le spectacle dégoûtant d'un certain luxe allié à une malpropreté révoltante, la supérieure se prit d'une vive pitié pour la pauvre enfant tombée en de si mauvaises mains, et elle offrit de suite à mademoiselle Palmire de se charger de l'entretien et de l'éducation de sa nièce. La négociation ne fut pas difficile, la marchande de vin ne demandait pas mieux que de se débarrasser d'une enfant indocile, souvent malade et incapable de l'aider. Les bonnes sœurs auraient voulu connaître l'origine et les caractères de la maladie de Marguerite; elles questionnèrent Palmire à ce sujet, mais celle-ci, qui n'avait jamais observé les symptômes du mal, répondit par des phrases banales ou par des mensonges, et les



deux religieuses, reconnaissant son incurie, se hâtèrent de prendre congé, et retournèrent au couvent.

Lorsque Marguerite apprit ce qui s'était passé chez la marchande de vin, elle sauta au cou de la jeune sœur, et lui dit d'une voix émue :

— Je suis bien contente de rester avec vous, parce que vous êtes bonne comme ma pauvre maman. Je vous promets d'être bien sage.

La petite fille tint parole avec la fermeté qui était le trait saillant de son caractère; jamais elle ne s'attira de reproches sérieux; les aspérités de son humeur, naturellement capricieuse et inégale, se polirent au contact de la douceur angélique de sœur Euphrosine; ses progrès dans la lecture et l'écriture furent si rapides, qu'ils étonnèrent ses maîtresses; sa santé se fortifia bientôt sous l'influence de soins intelligents et d'un régime sain, quoique frugal. A quinze ans Marguerite était une jeune fille charmante, d'une figure gracieuse, d'une taille élégante et pour laquelle on ne pouvait regretter qu'une chose, c'est que sa fortune et sa position sociale ne fussent pas à la hauteur de son instruction et de ses goûts. Cette disproportion résultait bien plus de ses dispositions naturelles que de l'éducation fort simple qu'elle recevait au couvent. La supérieure, femme d'esprit et d'expérience, s'inquiétait quelquefois, pour le bonheur de sa protégée, de cette tendance à un genre de vie différent de celui que pouvait raisonnablement espérer une fille sans naissance et sans fortune, destinée à gagner son pain à la sueur de son front. La beauté de Marguerite ajoutait encore aux dangers de sa position, surtout dans une ville comme Constantine, où de nombreux exemples d'immoralité semblaient atténuer la honte si justement attachée à l'inconduite des femmes. Plusieurs fois la révérende mère fit part de ses inquiétudes à la bonne sœur Euphrosine, mais celle-ci, dans la candeur et l'ingénuité de son âme pure, comprenait à peine la pensée de la supérieure et se contentait de répondre avec son angélique sourire :

— Ne craignez rien pour cette enfant; la sainte Vierge, qui l'a reçue au pied de son autel, saura bien la protéger contre tous périls.

Cependant mademoiselle Palmire, qui ne s'était plus occupée de Marguerite, l'aperçut un jour à l'église au milieu de ses compagnes; elle fut frappée du changement avantageux qui s'était opéré dans toute sa personne, et considérant qu'une si jolie fille lui ferait honneur et profit au comptoir, elle se ressouvint tout à coup de son titre de tante, et vint dès le lendemain réclamer sa chère nièce. La bonne Euphrosine pâlit à cette demande inattendue, mais Marguerite répondit d'un ton ferme que son père seul avait le droit de disposer de son sort, et que toutes les tantes du monde ne la feraient pas sortir du couvent contre sa volonté.

Mademoiselle Palmire jeta feu et flammes, prétendant que les religieuses circonvenaient la jeune fille à cause des petits services qu'elle rendait dans la communauté; elle menaça même la supérieure de porter plainte au commissaire civil (1) si Marguerite

(1) Employé du gouvernement français. Les commissaires civils exerçaient alors dans les villes de l'Algérie les fonctions de maire et de sous-préfet.

ne lui était pas livrée aussitôt. Sœur Euphrosine voulut encore intervenir entre les deux parties et toucher le cœur de la marchande de vin par de douces paroles; mais c'était une tâche au-dessus de l'éloquence de la bonne sœur, car Palmire, exaspérée par le refus formel de Marguerite, criait de toute la force de ses poumons sans écouter personne; ce que voyant la jeune fille, elle entraîna la religieuse hors du parloir et ferma la porte intérieure du couvent, laissant la marchande de vin se démener comme un démon, si bien que mademoiselle Palmire retourna dans son taudis, jurant qu'elle se vengerait des religieuses et de la petite pécore qui refusait l'agréable existence de fille de comptoir du cabaret de la *Pomme d'Or*.

Quoique ces menaces inquiétassent peu la supérieure, elles réveillèrent toute sa sollicitude pour Marguerite. Si celle-ci avait annoncé quelques dispositions pour la vie monastique, le problème eût été facile à résoudre, mais la jeune fille, quoique bonne et fervente chrétienne, n'avait jamais témoigné le moindre désir d'entrer en religion, et, pour surcroît d'embarras, son père, honnête colon, qui s'était enfoncé dans l'intérieur des terres pour y chercher fortune, n'avait plus donné de ses nouvelles, et l'on ignorait s'il vivait encore.

Les jours s'écoulaient néanmoins, et Marguerite devenait de plus en plus jolie, au grand regret de la supérieure, qui craignait que cette beauté ne fit tendre des pièges à son innocence, mais la jeune fille se montrait en même temps si sage et si modeste, sa piété paraissait si solide, que sœur Euphrosine ne concevait aucune inquiétude à ce sujet.

Ne voulant pas pousser plus loin des études déjà au-dessus de la condition de leur protégée, les religieuses l'occupèrent à divers détails d'intérieur. Elle surveillait la toilette des plus petites pensionnaires, raccommodait les ornements d'église, aidait les sœurs à la pharmacie, et souvent même dans la salle des malades.

Un jour que la jeune fille s'y était rendue avec sœur Euphrosine pendant la visite du chirurgien, quatre militaires apportèrent sur un brancard un pauvre ouvrier tremblant de fièvre.

— Quel est cet homme et d'où vient-il? demanda le docteur.

— Major, répondit un caporal, cet homme est le père Bonnard, il vient de Sétif, et je crois bien que sans nous, le pauvre diable y aurait laissé sa peau.

Un petit cri se fit entendre à l'autre bout de la salle, et Marguerite se précipita vers le malade.

— Bonnard, c'est le nom de mon père.

Le vieillard leva péniblement la tête.

— Ma fille! s'écria-t-il, est-il possible? ce serait là Marguerite?

— Oh! c'est moi, c'est bien moi, répétait la jeune fille à genoux près du brancard, et couvrant de baisers et de larmes les mains glacées du père Bonnard.

— Tiens, comme ça se rencontre! murmura le caporal, ce pauvre vieux... une si belle fille, qui se serait douté de ça!

Le vieillard serrait son enfant contre son cœur, et sœur Euphrosine contemplait avec ravissement cette scène touchante. Puis, quand les premiers transports de Marguerite se furent un peu calmés :

— Chère enfant, dit-elle, bénissons la divine Pro-



vidence, qui vous rend votre père, et hâtons-nous de lui prodiguer les soins que réclame son état.

La jeune fille se releva les yeux baignés de pleurs, et prenant la main du chirurgien, qui venait de se rapprocher :

— Oh ! guérissez-le, monsieur, et ma reconnaissance sera éternelle.

— Allons, allons, calmez-vous, Marguerite, dit le chirurgien qui la connaissait de longue date, les émotions sont nuisibles à votre père.

Bon homme, d'où vient votre mal ? ajouta-t-il en tâtant le pouls du malade.

— De fatigue et de misère, mon bon monsieur.

Les traits de Marguerite se contractèrent douloureusement.

— Voilà un an que j'ai les fièvres, continua le vieillard.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas entré plus tôt à l'hôpital ?

— Il y a bien peu de lits dans celui de Sétif, et ils sont toujours pleins; d'ailleurs je voulais gagner quelque argent pour retourner en France, c'était mon idée. Il me semblait qu'alors je guérirais tout seul, mais le guignon me poursuit toujours, rien ne m'a réussi, et sans cet excellent caporal Michel qui, pendant toute la route a porté mon paquet et partagé sa soupe avec moi, je serais cent fois mort de faim et de lassitude avant d'arriver à Constantine.

— Tiens ! cette bêtise d'aller parler de ça, dit le caporal à demi-voix.

— Oh ! monsieur, que vous êtes bon ! s'écria Marguerite, en attachant sur le brave militaire ses beaux yeux remplis de reconnaissance.

La grosse face du caporal s'épanouit sous ce regard; il essaya de répondre à la jeune fille, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres, et, soit timidité, soit émotion, il ne put que serrer la main du vieillard en murmurant ces mots :

— Bon courage, père Bonnard, je reviendrai voir demain.

## III

Un quart d'heure après la scène que nous venons de décrire, le malade était installé dans une petite chambre, et Marguerite, debout près de sa couche, lui préparait la dose de quinine qui devait prévenir le retour de la fièvre.

— Pauvre chère enfant ! disait le père Bonnard, comme elle est devenue grande et belle; et dire que je n'ai pas pu lui gagner une dot ! ah ! si je n'étais pas si malade, peut-être que la fortune me serait plus favorable maintenant que j'ai retrouvé ma fille. Mais c'est à peine s'il me reste assez de force pour soulever la tête... malheureux que je suis ! que deviendrons-nous tous les deux !...

— Ne vous mettez point en peine, mon père, laissez-vous soigner seulement; je prierai tant le bon Dieu qu'il vous guérira, je l'espère.

— Que le ciel t'écoute, mon enfant ! répondit-il en avalant le breuvage qu'elle lui présentait.

Puis, harassé de fatigue, il s'endormit d'un profond sommeil.

La jeune fille considéra longtemps ce visage brûlé par le soleil, amaigri par les privations et sillonné de grosses rides.

— Mon Dieu ! qu'il est changé, se dit-elle tristement, c'est à peine si je puis le reconnaître. Pauvre père ! qu'il doit avoir souffert pour avoir tant vieilli.

Bonnard était à peine âgé de cinquante-cinq ans, mais le chagrin et la misère usent l'homme plus que les années, en Afrique surtout, où le climat suffirait seul à hâter le dépérissement du corps.

En vain sœur Euphrosine engagea-t-elle Marguerite à prendre quelque repos, celle-ci voulut passer la nuit auprès de son père, elle veilla sur lui avec toute la sollicitude d'une bonne fille. Cependant de sombres pensées succédaient dans son cœur à ses transports de joie. Ses soins et son amour seraient-ils plus forts que la maladie ? n'aurait-elle retrouvé son père que pour avoir à le pleurer ? et lors même qu'il échapperait au mal qui le dévore, retrouverait-il assez de vigueur pour se livrer à ses travaux ?

Ces réflexions lui arrachèrent quelques larmes, mais l'espérance se glisse aisément dans un jeune cœur. Marguerite pria la sainte Vierge de lui venir en aide, puis elle se rappela que le chirurgien lui avait souri en la quittant, et ce bon docteur, qui l'affectionnait d'une manière toute particulière, aurait-il pu sourire si le père de Marguerite eût été en danger de mort ? Quant à la misère, dont la hideuse image lui avait un instant apparu, n'avait-elle pas assez de force et de courage pour la combattre et en triompher ? ne savait-elle pas coudre et broder aussi bien que les plus habiles ouvrières, et l'ouvrage manquait-il à Constantine ? Ce n'était point là, il est vrai, l'existence qu'elle avait entrevue dans ces rêveries dangereuses dont la jeunesse aime à se bercer ; la vie monotone et laborieuse d'une couturière ne flattait guère son imagination, mais, si le moyen lui paraissait petit, le but était noble et digne d'une fille chrétienne ! Travailler pour son vieux père, se dévouer à son bonheur, devenir sa providence ici-bas, n'était-ce point une tâche qui portait en elle-même sa récompense ? et puis ne serait-il pas possible, à force de travail et d'économie, de fournir aux besoins journaliers, et de prélever encore quelque chose sur le salaire de chaque jour ? et, si le ciel daignait bénir de pieux efforts, ces faibles sommes ne pouvaient-elles pas devenir le commencement d'une fortune qui les mettrait tous les deux à l'abri du besoin, et qui permettrait à Marguerite d'embrasser un genre de vie plus conforme à ses désirs ? Les exemples de fortune rapide manquaient-ils en Afrique pour justifier une telle ambition ?...

Une fois lancée dans les vastes régions de l'espérance, l'imagination de la jeune fille fit en quelques heures un chemin prodigieux. En moins de cinq minutes la petite ouvrière à la journée devint maîtresse tailleur; puis elle vendit elle-même les étoffes qu'on devait confectionner dans ses ateliers; peu de temps après elle achetait et faisait rebâtir, toujours sur ses bénéfices, la maison dont elle occupait naguère une toute petite chambre; comme la laitière de la Fable, la chose allait à bien par ses soins diligents.

Il serait difficile de dire à quel point se seraient arrêtées ses visées ambitieuses, si la voix de son père ne l'eût rappelée aux réalités de son humble existence.

— Au secours ! au secours ! ils veulent me tuer ! à moi, Michel, mon digne ami ! s'écria tout à coup le bonhomme dans un sommeil plein d'agitation.



La jeune fille se rapprocha de lui comme pour conjurer le fantôme qui semblait obséder le vieillard; elle essuya doucement avec son mouchoir la sueur qui coulait de son front brûlant. Ce contact, tout léger qu'il fût, réveilla pourtant le malade; à la lueur des premières clartés de l'aurore, qui déjà se montraient à l'horizon, il aperçut le doux visage de Marguerite penché sur lui avec une sollicitude pleine de tendresse.

— Ah! c'est toi, ma fille chérie... je faisais un mauvais rêve : un Arabe était là tout prêt à me couper le cou avec son flissah (1); heureusement le caporal Michel passait dans les champs à vingt pas de distance, je l'appelais à mon secours. C'est que c'est un brave, celui-là, et un bon cœur, s'il en fut jamais !

— Vous n'avez rien à craindre ici, mon père, dormez encore, cela vous fera du bien.

Bonnard ne tarda pas à suivre ce conseil.

— Mon Dieu, comme cette nuit a passé vite, se disait la jeune fille en entendant à la fois la voix éclatante du muezzin (2) du haut du minaret, et la cloche de l'église chrétienne inviter les mortels à la prière.

Elle se mit à genoux et récita l'angélus en y ajoutant ces mots :

« Vierge sainte, ma bonne mère, quel que soit l'é-  
tat que la Providence me destine, obtenez-moi la  
grâce d'en remplir les devoirs et d'y faire mon  
salut. »

C'était une prière que sœur Euprosine lui avait apprise pour servir de frein ou de contre-poids à son imagination trop ardente, en lui rappelant sans cesse le but auquel nous devons tous tendre ici-bas, par des routes diverses dont le choix nous est rarement laissé.

Ces paroles, qu'elle avait prononcées si souvent sans en comprendre la portée, la frappèrent cette fois comme une secousse électrique, et renversèrent de fond en comble tous ses châteaux en Espagne en moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour les construire. La fatalité, qui semblait avoir poursuivi sa famille, autrefois dans l'aisance, mais depuis longtemps dans la misère, les humiliations de la pauvreté, les dégoûts de toute sorte sorte, se présentèrent à son esprit; cependant, après quelques minutes de réflexion, elle répéta avec plus de ferveur que jamais :

« Sainte Vierge, ma bonne mère, quel que soit l'é-  
tat que la Providence me destine, obtenez-moi la  
grâce d'en remplir les devoirs et d'y faire mon  
salut. »

A peine avait-elle achevé ces paroles que le chirurgien entra dans la salle pour la visite du matin.

#### IV

Le docteur trouva le malade moins faible que la veille, il encouragea Marguerite et lui donna l'espérance d'une guérison prochaine.

(1) Sabre dont le dos est droit, tranchant et convexe; la lame, large à la poignée, se termine en pointe aiguë.

(2) Le muezzin est le chanteur public chargé d'appeler les fidèles à la prière.

— Monsieur, dit alors Bonnard au chirurgien, après avoir répondu à ses questions, et l'avoir remercié de ses soins, le caporal Michel m'a promis de venir me voir aujourd'hui, soyez assez bon pour donner l'ordre de le laisser entrer.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, et je vais signer cette permission, répondit le docteur.

— Ce caporal Michel est donc un bien digne homme? dit Marguerite à son père, lorsqu'ils furent de nouveau seuls ensemble.

— Un cœur d'or, répondit Bonnard, et honnête, travailleur, courageux comme on n'en voit guère; un jour il s'est battu corps à corps avec trois bédouins et les a terrassés tous trois; il a sauvé la vie à deux de ses camarades; me connaissant à peine, il a partagé avec moi son argent et son pain, aussi je l'aime comme un fils. Oh! Marguerite, si l'envie de t'épouser lui venait par hasard, quel bon mari ferait ce garçon-là !

— Que dites-vous donc, mon père? répondit-elle en rougissant.

Elle avait remercié la veille le brave caporal, mais son émotion était si grande alors que ses yeux voilés de larmes l'avaient à peine distingué entre ses camarades.

— Qu'il me tarde de le voir pour lui exprimer toute ma reconnaissance des soins qu'il a eus pour vous, reprit-elle après un moment de silence. Comment avez-vous connu ce jeune homme, mon père? quel âge a-t-il? quel est son pays?

Et, comme le vieillard, retombé dans son assoupissement, ne répondait point à ces questions, Marguerite se fit à elle-même le portrait de celui que son père déclarait si plein de belles qualités. Un garçon de tant de mérite devait avoir une tournure élégante, la taille haute et souple, un air fier et résolu, tempéré par une généreuse bienveillance, un esprit fin et délicat, des manières distinguées. Son avancement devait être rapide, bientôt il s'élèverait des derniers rangs de l'armée à celui d'officier, la croix des braves brillerait sur sa poitrine; bon nombre de généraux et de maréchaux de France n'avaient pas commencé autrement. Marguerite s'intéressait déjà beaucoup à la destinée de Michel! comme elle se réjouissait de ses triomphes!... et cependant le temps s'écoulait, et ce héros de ses rêves n'arrivait pas.

L'impatience de la jeune fille croissait de minute en minute, lorsqu'enfin on frappa doucement à la porte, et Michel entra dans la chambre.

— Ah! c'est vous, mon brave, s'écria le malade en lui tendant sa main décharnée, il me tardait de vous revoir, et puis nous avons de petits comptes à régler ensemble.

Marguerite se sentit rougir si fort en se trouvant en présence du sauveur de son père, qu'elle n'osa point lever les yeux de dessus son ouvrage.

— Saprissi! ne parlons point de ça, père Bonnard, répondit le caporal d'une voix un peu rude, vous me rendrez le tout quand vous aurez fait fortune et que nous serons l'un et l'autre de retour au pays; je voudrais que ce fût demain!

— Quoi! monsieur, vous ne comptez pas faire votre carrière de l'état militaire, si noble et si glorieux, dit Marguerite en se hasardant enfin à lever la tête.

— Ah! bien oui! c'est bon pour ceux qui savent



le calcul et qui ont une belle écriture, mais moi, qui sais à peine lire et signer mon nom, je n'ai rien de mieux à faire que de reprendre la charrie.

— Mais quand on ne sait pas l'arithmétique, on peut l'apprendre aisément, dit Marguerite, qui tenait à ses chimères.

— Possible pour ceux qui ont une bonne tête, mais la mienne est plus dure que le canon de mon fusil, il m'a fallu cinq ans pour savoir mon a, b, c, quoique j'allasse à l'école tous les jours. Sapristi! c'est vexant tout de même de ne pas pouvoir chiffrer, parce que, n'ayant plus ni père ni mère, il vaudrait peut-être mieux devenir sergent que de retourner garçon de ferme... mais enfin c'est comme ça.

— Un bon garçon de ferme peut être fort heureux quand il est honnête, laborieux et robuste comme vous, mon ami, dit le vieillard.

— Quant à être honnête, robuste et bon travailleur, je m'en flatte, père Bonnard. Sapristi! il n'y en avait pas un second à la ferme pour porter aussi aisément cinq quintaux de blé sur les épaules; tenez, père Bonnard, quand vous serez debout sur vos quilles et que nous pourrons aller boire un coup ensemble, je vous montrerai cela.

— Quel langage et quelle tournure! se disait tout bas Marguerite en écoutant Michel et en considérant d'un air découragé la grosse figure rougeaude, la taille trapue et la physionomie insignifiante du jeune caporal.

— Eh bien, Marguerite, tu ne dis rien à notre ami? dit Bonnard en la voyant silencieuse et plongée dans ses réflexions.

— Hier, j'ai remercié monsieur de tout ce qu'il a fait pour vous, dit Marguerite d'un air doux et triste, et je voudrais qu'il pût lire dans mon cœur tout ce que sa conduite à votre égard m'inspire de reconnaissance.

— Sapristi! c'est gentil ce compliment, dit le caporal, ne comprenant qu'à demi les paroles de Marguerite, mais admirant beaucoup les grâces de sa personne. Père Bonnard, quel beau brin de fille vous avez là! ajouta-t-il à demi-voix en se penchant vers le malade.

— Elle ressemble à sa mère, dit le vieillard, et sa mère était aussi bonne que belle.

Michel ne répondit point, mais il ne cessait de regarder Marguerite, qui travaillait avec ardeur et ne cherchait plus à entretenir la conversation.

— Eh bien! que vous arrive-t-il donc, caporal, dit le vieillard, vous avez l'air tout préoccupé?

— C'est que je pense à quelque chose, père Bonnard, mais je n'ose pas vous dire à quoi je pense.

— Dites toujours, mon ami.

— Sapristi! le courage me manque, quoique je ne sois pas poltron. Si vous étiez seul, père Bonnard, je parlerais plus aisément.

— Je vais sortir, monsieur, dit Marguerite.

— Oh! non pas, s'il vous plaît, vous me feriez beaucoup de peine.

Sœur Euphrosine entra dans ce moment, apportant une potion au malade.

— Ne parlez pas trop, mon brave homme, dit-elle avec douceur, cela pourrait vous fatiguer.

— Alors, je vais m'en aller, d'autant mieux que voici bientôt l'heure de la soupe, dit Michel sans bouger de place.

— Adieu donc, mon ami, dit le malade en lui tendant la main.

— Un instant, il faut d'abord que vous me rendiez un service, reprit-il en tirant avec gaucherie une petite bourse de cuir de la poche de sa tunique, je viens de toucher ma solde arriérée et ma haute paye en rentrant à Constantine; si je garde cet argent, c'est autant de flambé, parce que je le boirai avec les camarades, et je me ferai punir par-dessus le marché; débarrassez-m'en, père Bonnard, cela ne vous fera pas de mal quand vous sortirez de l'hospice.

— Non, non, c'est impossible, je vous dois déjà beaucoup trop, et je ne sais si je pourrai jamais vous payer.

— Et qui vous parle de payer, sapristi! quand je vous dis que cet argent m'embarrasse, que diable!

— Mon père, nous ne devons pas accepter, s'écria Marguerite toute confuse, et cependant émue de la générosité du caporal.

Mais déjà Michel était loin de la chambre et ses pas lourds et mesurés retentissaient dans la salle voisine.

— Quand je te disais que c'est un cœur d'or! murmura le vieillard, en comptant une seconde fois le contenu de la bourse, vingt-cinq francs, et trente que je lui dois déjà; Dieu fasse que je puisse m'acquitter un jour!

— Oui, Dieu le fasse! répéta tout bas Marguerite. Oh! qu'il me tarde de gagner ma vie et celle de mon père, et de ne devoir qu'à moi-même le bien-être dont je veux l'entourer.

E. DE LA ROCHE.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE MUSICALE

Comme musique nouvelle, nous offrons, ce mois-ci, à nos abonnés, deux remarquables compositions pour piano, par E. Moniot, intitulées, l'une : *Fantaisie sur Sérénades*; la seconde, *Souvenirs du Petit Chaperon rouge*. — *Mimi Bamboche*, polka du même auteur, se recommande par le goût et la verve que l'on a déjà pu apprécier dans les œuvres de ce compositeur. — Le joli quadrille intitulé : *Je*

*vas chez ma Tante*, par Ad. Fosse, sera recherché pour son originalité, son brillant et sa facilité. — *La Polka des Anxétés*, par A. Certain, a déjà eu un tel retentissement aux eaux de Frascati, de Trouville, etc., que nous croyons inutile de lui prédire un succès que nul ne songe à contester.



**Le Docteur Mirobolan. — Crispin rival de son maître. — L'Auberge des Ardennes.**



Molière est, sans contredit, le plus grand poète comique des temps modernes. Nul n'a mieux compris que lui la société et les vices de son époque, nul ne les a châtiés avec plus de verve satirique, de gaieté naturelle et de fine bonhomie. Observateur profond, philosophe aimable, toujours vrai, toujours grand, toujours spirituel, toujours correct, il sera à jamais le modèle et le désespoir des disciples du beau et des ambitieux de gloire littéraire; mais on aime plus à lire Molière dans le recueillement de la pensée qu'on n'aime à le voir sous les oripeaux du théâtre. De même qu'un vin exquis, dont on ne savoure l'arôme qu'en le buvant à petites gorgées, et qui perd les trois quarts de sa valeur quand on l'avale d'un seul trait, les œuvres du grand poète ont besoin d'être dégustées. Avoir les pieds sur les chenets lorsque le feu pétille dans l'âtre, entendre le vent gémir à travers les fentes des portes closes, s'étendre sur un fauteuil douillet et relire, pour la centième fois peut-être, ces éloquentes pages où de profondes tristesses se cachent sous de joyeux sourires, c'est, à coup sûr, le plaisir le plus facile et aussi le plus fécond que l'on puisse se procurer. Molière est comme ces belles phrases musicales de Mozart ou de Rossini avec lesquelles nous avons été bercés dans notre enfance, et qui cependant, à quelque âge que nous les entendions, nous semblent toujours nouvelles, toujours charmantes; qu'un orgue criard les joue sur un champ de foire au milieu du tapage des cymbales et des miriltons, nous éprouverons une impatience nerveuse, et nous donnerons au virtuose ambulancier quelques sous pour qu'il aille se faire entendre plus loin. Quoi qu'en veuillent dire les amants exaltés de la littérature classique, littérature que nous apprécions d'ailleurs plus que personne, Molière n'est pas goûté au théâtre. Ces mœurs différentes des nôtres, ces costumes bizarres, ce langage que nous ne parlons plus, ces allures, ces usages qui ne nous rappellent rien de notre vie, tout cela fatigue aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui on demande au théâtre moins l'étude que le plaisir, moins l'intelligence que l'émotion; nous sommes loin de penser néanmoins que Molière doive être exclu de la grande scène dont il fera éternellement la gloire. Le théâtre français lui appartient, c'est un domaine acquis par droit de conquête, c'est son capitoile, c'est le foyer d'où s'élanceront toujours les lumières de son génie; c'est le cénacle choisi où les philosophes, où les penseurs, où les vrais poètes trouveront la fleur de l'intelligence, la nourriture de l'esprit, la vraie sagesse et la vraie raison. — Mais mettre Molière à toute sauce, l'entortiller de mille accoutrements, le faire sauter sur tous les tréteaux, le faire danser ici et chanter là, c'est vraiment abuser de son nom, de ses œuvres et du public.

Avant et après Molière, les valets ont joué un rôle dans nos théâtres, mais c'est Molière qui les a immortalisés. Qu'ils s'appelaient Frontin, Crispin, Labranche ou Lafleur, toute cette valetaille fripée n'a eu qu'un véritable maître, ce fut l'auteur du *Misanthrope*. Lesage, lui-même, n'était auprès de lui qu'un bourgeois sachant à peine commander à ce petit peuple en livrée. Or, en représentant sur nos scènes lyriques de nouveaux Crispins, qu'ils soient vêtus de la redingote blanche, ou drapés dans le manteau court, que l'idée des pièces appartienne à Lesage ou à d'Hauteroche, c'est toujours le genre des comédies de Molière qu'on veut faire revivre, et c'est là ce que nous déplorons.

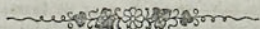
L'Opéra-Comique vient de nous donner le *Docteur Mirobolan*, je me trompe, *Crispin Médecin*, de d'Hauteroche, arrangé en livret par MM. Cormon et Trianon. — Le compositeur, M. Eugène Gautier, est un homme plein d'imagination, de science et de bon goût. L'ouverture du *Docteur Mirobolan* a toute l'importance d'une symphonie. Légère, vive, originale, sans fatras, elle rappelle le style de l'époque où les événements s'accomplissent. Un duo d'une charmante mélodie, une chansonnette fort drôle, qui a été bis-sée, enfin un quatuor final, traité de main de maître: tels sont les éléments de ce petit acte.

Pour sa réouverture, le Théâtre-Lyrique nous a donné *Crispin rival de son maître*, d'après Lesage, musique de M. Sellenick. Quelques tirades remplacées par quelques couplets, telles sont les seules modifications que le libretto a subies. Oronte, Valère, Labranche, Angélique et Lisette sont là, comme dans l'ouvrage primitif; deux valets, fripons fieffés que rapproche l'esprit d'aventures, et qui, pour dépouiller leurs maîtres, entassent les mensonges et multiplient les méfaits, puis les vauriens découverts au dénouement, et pardonnés après une fausse comédie de repentir: voilà la pièce.

M. Adolphe Sellenick, chef de musique du 2<sup>e</sup> régiment des voltigeurs de la garde, ne s'est nullement préoccupé de l'âge respectable de l'ouvrage qu'il avait à interpréter; il s'est abandonné au caprice de son inspiration. Ses mélodies sont pleines de jeunesse, de fraîcheur et d'élégance; aussi a-t-il donné pleinement raison au proverbe qui dit: L'habit ne fait pas le moine.

L'Auberge des Ardennes, paroles de MM. Carré et Jules Ferry, musique de M. Hignard, a suivi *Crispin rival de son maître*; ici c'est un autre genre. Figurez-vous un conte de voleurs qui fait frissonner les enfants et les grand'mères; une hôtellerie isolée, la nuit, le vent, un voyageur inconnu, des gens qui tremblent de peur croyant voir le couteau levé sur leur poitrine, un ogre de bonne composition, puis enfin un tohu-bohu d'acteurs qui roulent par terre les uns sur les autres: telle est la pièce; la partition est à la hauteur du libretto, elle commence par des allures funèbres, elle finit par une gaieté charmante.

MARIE LASSAVER.





## Economie Domestique

### RECETTE DU FARE BRETON.

Mettez dans un vase  $\frac{3}{4}$  de farine,  $\frac{3}{4}$  de sucre, 8 œufs entiers, un peu d'eau de fleur d'orange, idem de cannelle, une bonne cuillerée de rhum ou d'eau-de-vie, délayez le tout ensemble, en y ajoutant 2 litres  $\frac{1}{2}$  à 3 litres de lait doux frais; prenez garde de faire des pelotes; s'il s'en trouve, passez dans un passe-bouillon, laissez ainsi une heure environ. — Beurrez un plat en fer battu ou un large plat de terre verni qui aille au feu; démêlez bien au moment de verser dedans, et mettez au four aussitôt.

Avant de mettre au four, on ajoute  $\frac{1}{4}$  de bonnes prunes et  $\frac{1}{4}$  de raisin que l'on égalise le mieux possible. Il faut environ deux heures pour le cuire. Le fâre doit être d'un beau brun sans être brûlé.

### RAISINS A L'EAU-DE-VIE.

Il faut employer des raisins blancs à gros grains et à peau ferme; on choisit les grains les plus beaux, et les plus sains, on les lave à l'eau fraîche, on les dispose au fond d'un bocal, et on verse dessus un sirop de sucre, puis de l'eau-de-vie, à laquelle on aura

mêlé le jus, exprimé et passé au tamis, des raisins moins beaux que l'on n'a pas employés.

### CRÈME D'AMANDES.

Prenez des amandes douces, pelez-les et pilez-les au mortier en y mêlant un peu d'eau fraîche; ayez deux verres de bonne crème, six onces de sucre râpé et tamisé; battez dans votre crème trois blancs d'œufs, puis délayez dedans votre sucre. Faites bouillir sur un feu doux, réduisez de moitié, ajoutez vos amandes bien pilées, faites jeter deux bouillons, passez au tamis et laissez refroidir.

### EAU BALSAMIQUE POUR LES DENTS.

Versez dans un flacon bouché à l'émeri un litre et demi d'alcool  $\frac{3}{6}$ , 4 grammes d'essence de menthe, autant de néroli, de teinture de cannelle et d'éther sulfurique.

Cette eau convient surtout aux personnes atteintes de douleurs névralgiques.

(*Livre des Ménages.*)

## Correspondance

### COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE X. — 1, Mouchoir avec écusson et A. V. — 2 et 3, Parure élégante — 4, Garniture de jupon — 5, S. P. — 6 et 7, Bonnet d'enfant — 8 et 9, Parure *Tom Pouce* — 10 et 11, Garnitures — 12, S. F. enlacés — 13, *Angèle* — 14, Mouchoir avec bordure mate — 15, S. L. enlacés — 16, *Annie* — 17, R. S. — 18, N. V. M. — 19, Garniture de taie d'oreiller.

### COTÉ DES PATRONS.

20, Dessin pour ceinture — 21 à 25, Corsage de petite fille — 26 à 31, Capote de Baby — 32 à 37, Corsage de poupée — 38 à 40, Bonnet de nuit de poupée — 41 à 47, Fleur en papier — 48 à 49, Dessin de blague — 50, Carré au crochet.

### Jeanne à Florence.

Tu ne savais pas, Florence, avoir pour amie une campagnarde pur sang, et telle pourtant je suis devenue pendant le mois qui vient de s'écouler. Faut croire que j'avais, sans m'en douter, la bosse des goûts champêtres, puisque je me suis, si vite et si

bien, prise d'une belle passion pour les travaux rustiques.

Il est vrai de dire que tout concourait cette année à me les faire voir sous un jour favorable; le temps, si maussade pendant les mois d'été, s'est tout à coup ra-



visé, et, par coquetterie peut-être, pour nous faire oublier ses mauvaises humeurs passées, est devenu si calme, si beau, si serein, que c'était plaisir de se lever à l'aurore, de courir tout le jour dans les prés, et de rester, le soir, à regarder le soleil descendre derrière les coteaux.

Grâce aux pluies qui, pendant si longtemps, ont tombé avec rage, les prairies sont demeurées fraîches, et, tout comme au printemps, émaillées de marguerites et de boutons d'or : quelle fête pour nos troupeaux, quel régal pour nos vaches que ce serpolet parfumé, cette herbe tendre dont dame Nature prendra soin de faire un lait délicieux !

Et ce lait, que deviendra-t-il ? Du beurre et du fromage que Jeanne, de ses blanches mains, confectionnera dans une laiterie modèle.

Oui, très-chère, je suis devenue laitière, crèmière, et fruitière par-dessus le marché. Et, chose rare, tout en cumulant les emplois, j'apportais à l'accomplissement de chaque fonction un soin qui me valait les suffrages les plus flatteurs ; inutile de dire que j'étais à bonne école, et n'avais qu'à suivre les instructions d'une hôtesse tout aimable et tout habile, aussi experte à bien dire qu'à bien faire.

Mais, penses-tu, voilà des occupations, des devoirs, quels étaient vos plaisirs ?

Les plus variés du monde. Je ne parle pas des promenades à travers le pays, qui en vaut bien un autre, ni des visites faites ou reçues, pas même des parties de chasse ou de pêche ; tout cela est vulgaire et n'apporte le plus souvent avec soi que beaucoup de fatigue.

Que j'aimais bien mieux m'asseoir dans le pré, à l'ombre d'un chêne, et regarder, une heure durant, le ruisseau couler entre les aulnes ; les faucheurs abattre les hautes herbes ; ou bien la faneuse ramasser le foin embaumé et le rejeter dans l'air comme un nuage de verdure.

Les bœufs aussi faisaient mon bonheur. Je les trouvais superbes de calme, de dignité, de puissance, même quand, courbés sous le joug, ils obéissent à l'enfant dont la petite main les dirige.

Si tu les avais vus, faisant mouvoir les rouages d'une machine à battre, tu aurais été, comme moi, ravi de la poétique grandeur répandue dans le tableau que le hasard tout seul avait pris soin d'arranger.

Les gerbes, jetées à pleines mains dans la machine, en sortaient divisées, la paille d'un côté, le bon grain de l'autre ; celui-ci, recueilli par des rateaux, s'en allait, dans un coin de la grange, former d'énormes monceaux ; tandis que celle-là, ramassée avec des fourches, était jetée dans les greniers disposés au-dessus de la grange.

Tout autour, dans leurs crèches, les veaux regardaient, d'un œil étonné, ce mouvement et ce bruit inusités, et faisaient entendre des beuglements de surprise.

Enfin, au milieu, s'agitant avec ordre, toute la tribu des métayers, hommes, enfants, vieillards.

C'était beau, je t'assure, et vraiment digne du pinseau de Rosa Bonheur ou de Troyon.

Quel désespoir de laisser une lacune dans mon poème champêtre, et de ne pouvoir remplir le chapitre le plus intéressant, celui des vendanges ! En vain chaque jour nous allions rendre visite à nos

grappes et grappillons pour constater les progrès de la maturité. M. Phœbus n'a pas voulu suffisamment se mettre de la partie, et le chasselas est resté et restera *verjus*. Que d'hommes sont dans le même cas ; les grains de verjus, au moins, entrent dans la confection des cerneaux et des sauces ; mais un esprit vert, point mûri par l'étude ni par la réflexion, à quoi peut-il être bon ?

Avis donc à vous, magistrats, médecins, avocats, professeurs, fonctionnaires publics... en herbe, qui vous faites si bien tirer l'oreille pour regagner les salles d'étude et renouer connaissance avec le *De Viris*. Allez, courez vous chauffer au bon soleil du travail, et vous deviendrez des hommes ; et surtout, chassez cette piteuse mine et croisez vos bras au lieu de les laisser pendre à vos côtés ; ce n'est point une attitude de victime qu'il faut prendre le 1<sup>er</sup> octobre, mais plutôt celle de champions, d'athlètes, de héros même, si vous voulez : quelles concessions je vous fais, quels privilèges je vous accorde !

Un de vos condisciples d'un autre âge, grand orateur, politique fameux, avant de mériter l'épithète glorieuse de *grand*, placée devant son nom, s'appelait le petit Fox. Il avait avec vous ceci de commun qu'il n'aimait pas, d'un amour extrême, les murs de son collège, vers lesquels pourtant il se dirigeait de bon cœur le jour de l'ouverture des classes.

Mais une année il y mit moins de zèle, et l'heure de midi était sonnée que Fox courait encore dans le parc de monsieur son père. Je vous dois la raison de cette infraction à la règle. Dans ce parc était un vieux kiosque condamné à être démolí sous peu de jours ; et l'enfant se faisait fête d'en voir tomber les pierres une à une : tous les enfants sont démolisseurs. Le père, voyant le chagrin de son fils, mais tenant à la ponctualité, promit de remettre aux vacances prochaines la démolition du kiosque.

Les vacances venues, Fox accourt et s'enfonça dans le parc : amère déception, affreux oubli de la foi jurée ! l'emplacement du vieux kiosque est vide !

D'un bond l'enfant se précipite dans le cabinet de son père : « Vous m'avez trompé, » dit-il.

Et le père voyant que sous l'enfant de dix ans se cachait un cœur d'homme, se leva, fit venir des ouvriers pour réintégrer le pavillon à son ancienne place et donner ensuite à l'enfant le plaisir de le voir tomber, ainsi que cela avait été promis.

Hé bien, messieurs, que dites-vous de ce trait-là ? n'est-il pas tout à fait antique ?

Je le livre à vos méditations, avec cette maxime : « Si tu veux être un homme remarquable, il faut faire de ta parole une seconde religion, et y tenir comme à ton honneur. »

Et tu vois, Florence, que je tiens la mienne, puisque j'ai trouvé la force de m'arracher aux plaisirs champêtres, aux prés et aux bois, d'échanger mes tapis de mousse contre la boue du macadam, mes horizons bleus pour des échappées de boulevard en construction, mes sentiers solitaires et bordés de haies vives contre de grandes rues retentissant du bruit d'une nuée d'omnibus et de fiacres chargés de bagages ; et pourquoi ? parce que je t'avais promis d'être de retour le 1<sup>er</sup> octobre, pour envoyer à nos amies leur journal et nos amitiés : l'accueil qu'elles feront à l'un m'est connu d'avance ; puissent les autres être aussi favorisées !



Maintenant, ma chère Florence, j'ai une triste nouvelle à t'apprendre, à toi, ainsi qu'à toutes nos amies.

Tu le sais : en dehors de notre correspondance mensuelle, lorsqu'une d'entre vous avait un conseil à nous demander, une réflexion à nous faire, un petit service à réclamer de nous, bien vite elle nous écrivait ; de notre côté, nous nous hâtions de lui répondre, et le mois suivant elle trouvait sur la couverture de notre journal la réponse aux demandes qu'elle nous avait faites.

Or, à partir d'aujourd'hui, **ET PAR MESURE GÉNÉRALE, L'ADMINISTRATION DES POSTES A INTERDIT TOUTE CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DANS L'INTÉRIEUR DES JOURNAUX**, et nous a signifié que nous ayons à supprimer dorénavant toutes les réponses que nous avions l'habitude de mettre sur notre couverture.

Me voilà donc privée du plaisir de répondre aux mille et une demandes que j'ai reçues ce mois-ci... Hélas ! si l'on dit : *Nécessité n'a pas de loi*, il vaut mieux dire : *La loi est une nécessité à laquelle il faut se soumettre*.

Inclinons-nous donc et courbons la tête !

Ne crois pas cependant que je reste tout à fait muette. D'abord, je pourrai toujours donner mes avis dans la correspondance que j'ai ici avec toi, et répondre ainsi à celles d'entre vous qui m'auront consulté sur des objets qui peuvent intéresser la plupart de nos amies. — Pour les autres, j'en suis réduite à leur dire qu'elles veuillent bien joindre à leurs lettres un timbre-poste, et que je leur répondrai individuellement et à leur adresse.

Plains-moi ! comme je te plains ! et pour conjurer la tristesse, travaillons bien vite, et étudions nos planches de broderies.

#### COTÉ DES DES BRODERIES.

1, Mouchoir au plumetis, point de sable et cordonnet, ou bien broderie à la minute. Écusson avec A. V. anglaise.

2 et 3, PARURE ÉLÉGANTE à exécuter sur mousseline au plumetis et au point de table, ou bien sur tulle au point de chaînette.

4, GARNITURE de jupon ou de pantalon d'enfant, plumetis et feston.

5, S. P., anglaise fleurie, plumetis.

6 et 7, BONNET D'ENFANT au plumetis et point de sable sur mousseline, ou point de chaînette sur tulle.

8 et 9, Parure Tom-Pouce, à broder sur toile ou batiste double, plumetis ou broderie à la minute.

10, GARNITURE pour objet de layette ou de trousseau, feston et plumetis.

11, GARNITURE composée d'amandes au plumetis, entourées d'œillets en broderie anglaise.

12, S. F. enlacés, anglaise et romaine fleuries, plumetis et point de sable.

13, Angèle, anglaise, plumetis.

14, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, avec large bordure mate, et guirlande au plumetis ou en broderie à la minute. Écusson avec C. P., petite romaine.

Pour obtenir la bordure mate, on applique, sur le bord du mouchoir, un encadrement retenu à ce mouchoir par un surjet sur le bord extérieur, et une piqure ou un point d'échelle sur le bord intérieur.

Il est donc nécessaire d'avoir deux carrés de ba-

tiste, l'un pour le mouchoir, l'autre pour la bordure ; de celui-ci on enlève le milieu, laissant seulement la hauteur de l'ourlet ondulé.

Au bord de cet ourlet, on coud une petite guipure très-basse.

15, S. L. enlacés, anglaise et romaine fleuries, plumetis et point de sable.

17, R. S., gothique, plumetis.

18, N. V. M. enlacés, anglaise fleurie et romaine, plumetis ou broderie à la minute.

19, GARNITURE de taie d'oreiller, feston.

#### COTÉ DES PATRONS.

28, DESSIN DE CEINTURE. — Ce dessin peut se broder en cordonnet ou point de chaînette, sur taffetas, couleur sur couleur, c'est-à-dire noir sur noir, gris sur gris. De petites perles de jais simulent les grappes.

Un rang de piqures termine en haut et en bas cette ceinture, qu'on a le soin de doubler d'une mousseline bien empesée ou d'un tulle raide.

Ce genre est infiniment plus distingué que les ceintures brodées sur maroquin, et plus élégant que la simple ceinture gros grain.

21 à 25, CORSAGE DE PETITE FILLE DE SIX ANS.

21, Devant.

22, Dos.

23, Petit côté du dos.

24, Manche.

25, Berthe. — Cette berthe, qui croise devant, ne doit être fixée que sur les épaules ; les bouts sont retenus par la ceinture à longs bouts. Elle se garnit, ainsi que les manches, d'une petite ruche à la vieille, ou simplement d'un ruban posé à cheval.

26 à 31, CAPOTE DE BABY.

26, Moitié de la passe.

27, Fond.

28, Moitié du bavolet.

29, Ornement.

30, Croquis de la capote, vue de derrière.

31, Croquis de la capote, vue de devant.

Cette gentille coiffure a le grand avantage de se blanchir facilement, sans être démontée, si on la fait en piqué, et qu'on emploie pour les coulisses des laitons de coton.

Pour la passe (n° 26), taillez l'étoffe double, plaçant le pli de cette étoffe sur le bord de la passe, de manière qu'il ne soit pas nécessaire de faire de couture sur ce bord.

L'étoffe doit nécessairement être coupée sur le côté, depuis B jusqu'à C ; on rentre les bords dans l'intérieur.

Faites les trois coulisses indiquées, dans lesquelles vous passez les laitons et borde la passe d'un agrément en passementerie de coton ou d'une petite ruche de broderie anglaise.

La passe terminée, taillez le fond et plissez-le en suivant les indications du patron. Quand les plis sont formés, rabattez, pour les retenir, le bord du rond (de l'envers à l'endroit), puis froncez le bas.

Taillez le bavolet, borde-le d'un petit agrément en passementerie de coton ; froncez le haut et cousez-le sur une petite bande de jaconas longue de trente centimètres et large de trois centimètres et demi.



Sur la même bande, immédiatement sur les fronces du bavolet, cousez le fond (partie froncée), et rabattez la petite bande qui recouvre à la fois le bord du fond et celui du bavolet.

Posez maintenant la passe sur le bord du fond, dont les plis ont été retenus ainsi que nous l'avons dit.

Pour cacher le point d'intersection, posez l'ornement n° 29, qui est également en piqué, bordé d'un agrément de passementerie ou d'une petite ruche.

Sur le côté de la passe, posez un chou formé d'une bande de piqué longue de 90 centimètres, haute de 4 centimètres, et bordée du même agrément; plissez cette bande à gros plis, et cousez-la, tournant en colimaçon, sur un petit rond de piqué du diamètre d'une pièce de cinq francs.

Ajoutez des brides de jaconas.

Pour les coulisses, le laiton du bord doit avoir 70 centimètres de long; le deuxième 41 centimètres, et le troisième 36 centimètres.

32 à 37, CORSAGE DE POUPEE. — Ce corsage est plat, rond et montant. La manche est plate, ornée dans le haut d'un double bouillon.

32, Devant.

33, Dos.

34, Côté du dos.

35, Manche.

36, Bouillon de la manche. Ce bouillon doit être froncé sur les trois lignes ponctuées *D A*, *E B*, *F C*, qu'on applique, une fois froncées, sur les parties correspondantes de la manche.

37, Croquis de la robe de poupée.

38 à 40. BONNET DE NUIT POUR POUPEE.

Ce bonnet, composé de deux parties; le côté (n° 38) et le dessus (n° 39), se garnit d'une petite dentelle.

40, Croquis du bonnet de nuit.

41 à 47, FLEUR EN PAPIER. — Pivoine. Prenez une feuille de papier à fleur de la couleur que vous voulez donner à la pivoine, et pliez-la en huit.

Taillez le n° 42 dans le coin où le papier se trouve double; et dans les autres coins taillez les autres pétales, en ayant soin d'avoir égard au nombre de pétales inscrits sur les patrons.

Quant aux gousses ou araignes, on les fait en papier à feuillage, en ayant soin d'en tailler quatre en plus pour le bouton.

Quant tous les patrons sont coupés, on prend une boule de gross-ur moyenne, et l'on arrondit l'extrémité des modèles n° 42 et 44, ayant soin de bouler les pétales en sens inverse, c'est-à-dire l'un d'un côté, et l'autre d'un autre côté.

Prenez ensuite une grosse boule pour arrondir les pétales n° 43, en évitant de faire des plis au bord du pétale.

Quant au modèle n° 41, on le chiffonne, puis on renverse les deux coins arrondis, en donnant au pétale une forme gracieuse.

On boule toutes les gousses, et l'on pince, en la pliant en deux, l'extrémité la plus longue du n° 46.

Quant tout est ainsi préparé, on enfle dans un cœur de pivoine les huit ronds n° 42, en ayant soin de les étagier le plus possible.

On colle dessous les huit pétales détachés (n° 41) en les contrariant.

Puis on met quatre gousses, deux du n° 46, et deux du n° 45.

Pour le bouton on prend également un cœur au-

tour duquel on attache les douze pétales n° 44 (et non dix-huit ronds, comme l'indique la planche), en les plaçant bien en rond; on attache ensuite tout autour les huit pétales n° 43, que l'on colle les uns aux autres, puis on met les quatre gousses n° 45.

47, Pivoine avec son bouton.

Nos amies trouveront le papier, les cœurs et les feuilles chez madame Baussier.

48 et 49, BLAGUE.

48, Dessin de la blague.

49, Croquis de la blague montée.

Cette blague peut s'exécuter sur cachemire, drap ou velours. Celle que nous avons vue chez madame Legras était en cachemire, brodée au passé en cordonnet de soie. Les quatre parties de la blague étaient de couleur différente: bleu, rouge, orange et blanc.

On peut, à volonté, varier les nuances de la légende, et utiliser ainsi tous les restes de cordonnet, de laine ou de soie plate. Madame Legras se met tout à la disposition de nos amies pour leur indiquer le meilleur parti à tirer de toutes leurs richesses.

Les doubles traits qui entourent la bordure se font en laine tendue ou au point de chaînette.

50, CARRÉS AU CROCHET, pour voile de fauteuil ou dessus de lit.

Les deux carrés, grand et petit, se commencent par le milieu et se rattachent l'un à l'autre, ainsi que la planche l'indique.

## MODES.

Eh bien! chères enfants, avez-vous assez pris de repos et de bon temps? Êtes-vous satisfaites de toutes ces eaux que vous aviez si bravement, il y a quelques jours, avec l'espoir qu'elles vous rendraient une santé bue vous n'aviez pas perdue?

Je l'espère et vous invite, si ce n'est fait déjà, à dire adieu à vos montagnes, et à vous en revenir fraîches et contentes. Je ne me fais aucune illusion et sais parfaitement qu'à cette invitation répondront celles-là seules qui sont obligées d'être à Paris pour la rentrée des classes; les autres, pendant quelques semaines encore, vont oublier, au fond des bois, leurs amies et la grande ville: je vous le pardonne de grand cœur: les plaisirs des chasses sont si vifs et les couchers de soleil si splendides en automne, qu'il est bien permis de s'attarder et de prolonger la saison du repos.

A vous donc, belles chassereses, je dirai peu de chose, si ce n'est que le chapeau Diana Vernon, fièrement posé sur une chevelure retenue par un filet de la Ville de Lyon, vous donnera un air tout à fait de circonstance. Avec cette coiffure, vous pouvez endosser l'amazone, ou le costume suivant: Jupe en *côteline* noire ou marron, relevée par le nouveau porte-jupe de madame Boucher, rue Montmartre, et laissant voir le jupon laitière de madame Foucqueteau (16 rue du Sentier). Par-dessus, la casaque de flanelle du Grand Frédéric, ou bien un petit paletot de drap, avec poches devant, un vrai paletot de gentleman.

Ajoutez à cet ensemble, des bottines de chevreau à hauts talons, et des gants crispin: vous voilà équipées de façon à courir le cerf toute une matinée.

Quant aux réunions du soir, elles exigent, bien entendu, une tenue plus élégante et plus soignée: Robe en gaze de Chambéry avec une ruche gaufrée, un peu haute, au-dessus de l'ourlet; corsage décolleté



ou montant à l'aide d'une pèlerine; ceinture à longs bouts; coiffure en marguerites naturelles: voilà, pour jeune fille, une toilette de saison.

Mais à vous, chères amies, qui avez été fidèles au classique rendez-vous, je tiendrai un autre langage, et donnerai comme l'an dernier à pareille époque, des conseils d'ordre et d'économie. Ce n'est pas le moment de faire des frais de toilette, ni de renouveler robes et chapeaux; attendons le 1<sup>er</sup> novembre, et ne nous préoccupons que des manteaux dont votre gravure vous porte de nombreux modèles.

Vous verrez chez Gagelin de nouvelles étoffes pour confection, dites à double-face, parce qu'elles sont noires d'un côté et violet, ou marron, ou quadrillé, de l'autre.

Ces nouveaux tissus, d'une magnificence extrême, sont d'une solidité à toute épreuve.

Pour robes, les taffetas très-épais, unis ou brodés au passé, sont les étoffes les plus convenables avant l'hiver.

Pour demi-toilette, la robe d'alpaga avec grand volant dans le bas est fort commode.

A vous aussi, je recommande pour relever vos robes le porte-jupe de M<sup>me</sup> Boucher, dont le mécanisme est fort simple et qui vous délivrera à tout jamais de l'ennuyeuse préoccupation que vous savez.

Quant aux chapeaux, passez en revue ceux que vous sortez de vos caisses et mettez-vous en devoir de les rafraîchir. Ce chapeau de crin noir n'a besoin que d'être mis en forme et apprêté. Après quoi, vous remplacerez les ornements de ruban par un bavolet et traverse en velours bleu, ou gros vert, ou pensée. Dessous, un diadème de même couleur en velours, ou une ruche en dentelle avec touffe de fleurs sur le côté.

Si vous supposez un chapeau de paille de riz, grillé par le soleil, et que vous vouliez le finir cette année, vous pouvez le faire replâtrer et l'orner de velours, ou bien enlever le fond qu'on remplace par un fond en dentelle noire ou en tulle point d'esprit, et couvrir la passe d'un bouillonné du même tulle. Sur le dessus, une touffe de pensées ou de violettes.

Le bas de vos robes est-il coupé ou flétri, borde-le à cheval d'un large velours ou couvrez la robe jusqu'aux genoux de très-petits volants.

Pour les corsages qui ont perdu leur fraîcheur première, recourez aux ornements en point d'Espagne, que vous trouverez, à la Ville de Lyon (6 rue de la Chaussée-d'Antin), suisses, brandebourgs, etc.

Quant à la lingerie, je me propose de vous en parler le mois prochain, en vous donnant quelques détails sur un trousseau de M<sup>me</sup> Gillard.

Pour aujourd'hui, je vous signalerai seulement de jolis petits cols de guipure d'Irlande, fort solides se blanchissant facilement.

Quand j'aurai ajouté qu'il se fait également en guipure d'Irlande, de charmantes fançons ornées de velours, il ne me restera plus qu'à vous envoyer à toutes, chères enfants, mes meilleurs bonjours.

Encore un mot pourtant, à celles d'entre vous qui m'ont écrit pour me remercier d'avoir indiqué, il y a peu de mois, la pommade vivifique que nous avons dit être en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu. Ce succès est complet, la chute des cheveux est arrêtée, et de nouveaux cheveux repoussent en profusion. Mille fois tant mieux!

## EXPLICATION DE LA PLANCHE DE MANTEAUX.

PATRON GRANDEUR NATURELLE.

Landgrave.

- 1, Dos.
- 2, Devant.
- 3, Manche.
- 4, Devant de la pèlerine.
- 5, Dos de la pèlerine.
- 6, Patte du devant.

Ce vêtement de jeune fille se fait en drap (2<sup>m</sup> 80) et se borde à cheval d'un petit ruban. La pèlerine, garnie de la même façon, est plus longue derrière que devant. La manche, formant légèrement le coude, est ornée d'un parement qui remonte le long de la couture du coude. Le devant du manteau est fermé par une patte sous laquelle on place des agrafes.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

- Lido. — 7, Dos.  
8, Devant.  
9, Dessus de manche.  
10, Manche.

Le Lido se fait en velours, sans aucune autre garniture qu'une petite ruche posée sur le bord intérieur. La manche, en deux morceaux, forme deux pointes à l'extrémité desquelles on met un gland.

- Chambéry. — 11, Dos.  
12, Manche.  
13, Devant.

Ce manteau, très-simple, se fait en drap velouté, et se borde d'un galon de soie. Des pattes de passementerie sont posées sur chaque épaule. Il se ferme devant à l'aide de trois boutons.

- Vélasquez. — 14, Volant.  
15, Devant.  
16, Dos.

Ce manteau, très-élégant, est en velours garni de dentelle.

- Sémiramide. — 17, Dos.  
18, Devant.  
19, Manche.

Ce manteau, qui se fait en piqué de soie à double face, a, sur le devant, une pince qui part de l'emmanchure et un gros pli sur la hanche. La manche est à coude avec un parement en pointe. Si on veut en faire un vêtement très-élégant, on peut ajouter un col et des jockeys de guipure. Ce manteau est simplement bordé.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DE L'ABAT-JOUR.

Vous recevrez avec ce numéro la quatrième et dernière partie de notre abat-jour chinois. — La feuille rose où l'on a dessiné toutes les têtes contenues dans l'abat-jour, servira à celles d'entre vous qui ne se contentant pas de l'abat-jour imitant la laque, voudront le rendre transparent en découpant avec un canif le papier aux endroits représentant les étoffes, les arbres, les maisons, et en collant par derrière des morceaux de soie de différentes couleurs. Ces beaux Chinois, tout habillés de soie, ne peuvent décemment conserver une tête noire comme cirage, et pour les embellir tout à fait, on découpera leurs têtes, et on les remplacera par celles que nous envoyons dans ce numéro. — Ce travail est minutieux et difficile, mais quand on a réussi, on a un délicieux abat-jour.



## ÉPHÉMÉRIDES

1<sup>er</sup> OCTOBRE 1716. — MORT DU MARÉCHAL DE MONTREVEL.

Cet homme de guerre, qui s'était distingué à Senef, au passage du Rhin, à Namur, à qui l'on accordait toutes les qualités d'un bon soldat, mourut de peur. Il

était superstitieux, et la vue d'une salière renversée à table lui fit une telle impression, qu'il prit la fièvre et mourut.

### Mosaïque

On croit que le mot *tarif* est dérivé du nom de la ville de Tarifa, près du détroit de Gibraltar. Lorsque les Maures possédaient les deux côtés du détroit, ils exigeaient un droit de tous les vaisseaux qui voulaient pénétrer dans la Méditerranée.

Ne cherchez pas à justifier toutes vos actions; n'appréciez pas les choses selon qu'elles vous touchent de plus près, et n'ayez pas toujours les yeux fixés sur vous-même.

J. P. RICHTER.

#### LES PARQUES.

On les croyait filles d'Èrèbe et de la Nuit; elles filaient aux enfers la vie des mortels; Lachésis tenait le fuseau, Clotho la quenouille, Atropos coupait le fil. Elles portaient des couronnes pour désigner leur pouvoir souverain sur les hommes. On leur consacrait l'asphodèle et la fougère.

Une qualité se laisse voir, mais un ridicule se montre; on découvre l'une, l'autre frappe.

PETIT-SENN.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : *Qui perd pèche.*

### RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.





1<sup>er</sup> Novembre 1860

*Revue de la mode et de la toilette*

29<sup>e</sup> année

# JOURNAL DES JEUNES PERSONNES

*Coiffettes d'Automne et Coiffette de deuil de M<sup>me</sup> M. Goujon.*

Bureaux de l'Administration, 2, rue St-Dominique St-Germ<sup>in</sup>

Un an 10<sup>fr</sup>

PARIS

Dep<sup>ts</sup> 12<sup>fr</sup>

Ayuntamiento de Madrid



